

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 915

MONTREAL, 9 NOVEMBRE 1901

5c LE No



La Reine Amélie du Portugal
Née le 28 septembre 1865



Le Roi Charles (Carlos) du Portugal
Né le 28 septembre 1863



Photo W. Charron, Ottawa

OTTAWA. —Mgr l'archevêque Duhamel entouré de son clergé, à l'occasion de la retraite diocésaine, août 1901

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 NOVEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.]

LA VIE COURANTE

La compagnie Richelieu & Ontario prévoit, pour l'an prochain, une affluence de touristes dont nos visiteurs de cet été n'auront été qu'un piteux échantillon. Le mérite en soit à la compagnie de navigation dont l'esprit d'initiation a doté nos principales plages d'hôtels luxueux où l'étranger, le touriste trouve plus de confort qu'à son home même.

Au fait, il n'y a pas de raison pour que la nature canadienne n'acquiert pas la célébrité des villégiatures européennes ou des Etats-Unis. Nos rivières, nos paysages, nos Laurentides, nos plages, nos crépuscules n'ont besoin que de poètes et d'artistes pour acquérir bientôt le prestige des rives hollandaises, des tableaux suisses, des Pyrénées, d'Orchard Beach, des falaises bretonnes, du ciel bleu d'Italie... En attendant les faiseurs de réputation patentés, le voyageur voit, admire, et colporte ses impressions. C'est la meilleure réclame, parce que c'est la seule qui ne se vende pas.

* * M. François Laurentie, le nouveau préposé à la chaire de littérature de l'Université Laval,—à qui nous souhaitons la bienvenue—nous est arrivé plein de science et de courage. Notre gent des lettres attend avec un brin de la fièvre sacrée l'ouverture des soirées littéraires de Laval. Car ces soirées sont une des chics institutions de nos automnes. Vous y verrez régulièrement un auditoire majestueusement composé de jeunes filles désireuses de repasser leurs bas au bleu ou de faire des oeilades timides aux médecins vingtième siècle qui ont la réputation de venir de littérature leurs ordonnances aux gracieuses malades.

Quel que soit le motif de l'assiduité aux cours de littérature, ces entretiens artistiques laisseront toujours quelque chose d'excellent et contribueront à relever le ton des discussions si vulgairement profanes qui s'entendent généralement aux bals et un peu dans toutes les réunions mondaines.

Malheureusement, ceux qui ont le plus besoin de ces leçons littéraires—les étudiants—s'abstiendront comme d'ordinaire, et les cours de M. Laurentie, comme tant d'autres excellentes institutions, n'auront peut-être pas tout à fait atteint le but... A moins que ces dames soient inscrites à la faculté des arts de l'Université Laval ! Pourquoi pas !

* * * Accompagné d'une terrible étincelle électrique à été dit le dernier mot du mélodrame sanglant de Buffalo : Czolgosz a payé de sa vie son beau geste, et il est d'ores et déjà proclamé saint sur les autres anarchistes.

Les gouvernements, comme d'ailleurs un peu les individus, sont douloureusement satisfaits du châtiement. On doit évidemment faire justice d'un monsieur

qui professe de mettre des bâtons dans les rouages de la machine sociale, puisque paraît-il cette machine est parfaite et qu'il n'est permis à personne de faire de trop violentes expériences des ressorts de son invention.

Je relisais par hasard une "Note du jour" de *La Patrie*, dans laquelle J. D. C. proteste contre la longueur du délai octroyé à l'agonie de Czolgosz. Selon lui, il aurait fallu pendre le meurtrier le lendemain même du crime, ces sursis n'étant pas de mise en ce siècle de perfectionnements, et cœtera !

Soyons hommes. La justice n'exclut pas l'humanité. Un pareil acharnement à réclamer la tête d'un malheureux est bien mal entendu. J. D. C. fait un piètre moraliste. Il eût été meilleur justicier, meilleur policier.

* * Et Mlle Stone, enlevée par des brigands turcs et maintenue en captivité sur les Balkans en attendant la rançon qui décidera messieurs les bandits à lâcher la belle ? Je faisais ici même remarquer l'autre jour la parité du cas de Mlle Stone avec celui de la comtesse Gyp qui, l'an dernier, jugea à propos d'organiser un petit enlèvement devant lui donner un regain de popularité. Mais je vous jure que je ne pensais pas du tout sérieusement qu'une jeune fille pût, par simple fantaisie, se payer une séquestration d'une trentaine de jours dans les cavernes des Balkans. Il n'y a pour tant rien de si vrai, et Mlle Stone est tout simplement en train de se trouver une dot qu'elle offrira à son fiancé—et ne nous étonnons pas d'apprendre que ce fiancé est précisément le chef de la troupe ravisseuse.

C'est la suite inéluctable de l'éducation féminine de notre époque. Nos jeunes filles rêvent de héros de roman mais, s'apercevant sur le tard que les princes charmants sont plutôt clair-semés et que l'âge est moins patient qu'un modeste soupirant, elles se décident à concéder leur main au premier venu... qui retarde déjà. Alors ce qu'un frais minois méritait, une dot devra l'acheter, et pour trouver la dot, il faut escalader les Balkans. Mieux vaut, n'est-ce pas, modérer ses rêves afin que le réveil ne nous précipite pas de trop haut.

HENRY D'ELS.

LA MORT N'EXISTE PAS

OTTAWA, JOUR DE LA TOUSSAINT, 1901

La mort n'existe pas. Quand l'astre-roi s'éteint
Au ponant empourpré des reflets de sa robe,
Lorsque le jour mourant à nos yeux se dérobe,
En noyant dans son sang radieux le lointain,
C'est pour aller renaître à l'autre bout du globe.

Rien ne meurt à jamais, rien à jamais ne fuit :
La goutte d'eau qui monte au ciel du précipice,
Captive du rayon que le soleil y glisse,
Peut redescendre en perle, au milieu de la nuit,
Dans le lis altéré qui lui tend son calice.

Les feuilles des forêts tombent comme des pleurs,
Et l'orme dépouillé semble au loin un squelette ;
Tout est fané, gazon, jasmin et violette ;
Mais Floréal toujours ressuscite les fleurs,
Et redonner aux bosquets frissonnants leur toilette.

Les fleuves débordés submergent les grands monts
Et rien n'apparaît plus sur l'onde où tout se noie ;
Mais soudain l'arc-en-ciel au firmament chatole,
Et la terre du sein des flots lourds de limons
Emerge, et de nouveau brille et frémit de joie.

Par l'ouragan farouche un chêne est renversé :
Un rejeton en sort, croît et se ramifie.
L'émondeur, en blessant le cep, le fortifie.
L'herbe pousse plus drue où la faux a passé.
Rien ne peut étouffer le souffle de la vie.

Tirez du fond des eaux un fragment de corail,
Laissez-le retomber sur son lit de calcaire :
La fleur du polypier, arrachée à sa mère,
Par un mystérieux et persistant travail
Reforme un nouvel arbre au sein de l'onde amère.

Frappez avec le fer le vieux pin de l'Armor,
Qui porte jusqu'au ciel sa tête vénérable,
Enfoncez la cognée au flanc de notre érable,
Et l'arbre résineux verse tout un trésor,
Et le bois canadien un miel incomparable.

La pourriture même a sa fécondité ;
Des germes tout-puissants sortent parfois des tombes :
Bonaparte rayonné après des hétérocombes
Dont l'horreur fait encor frémir l'humanité,
L'Eglise après la nuit morne des catacombes.

La mort n'existe pas ! la mort n'existe pas !
Tout sur terre évolue et se métamorphose ;
L'aile du papillon de la larve est éclosé ;
La poudre du chemin, que soulèvent nos pas,
Se transforme et devient fruit, graminée ou rcs.

Tout est fécond, coteau, vallon, fange, arbre embumé.
Tout palpite, le luth, le flot, l'aile, la feuille,
Le farouche novembre et le doux mois de mai.
Le lourd rocher muet est lui-même animé.
Tout vit, le grain qui germe et la fleur que l'on cueille.

Et les mondes lointains, dont sont peuplés les cieux,
Et pour qui notre terre est moins qu'une étincelle,
Gravitent dans l'éther où leur flamme ruisselle
Sans suspendre jamais leur cours majestueux,
Prouvent l'éternité de l'âme universelle.

La mort n'existe pas ! la mort n'existe pas !
Le père disparu dans l'enfant vit encore ;
Le cœur broyé conserve une fibre sonore,
Et ce que nous nommons en tremblant le trépas,
Au lieu d'être un couchant, est un lever d'aurore.

Ceux que nous chérissions ont clos leurs yeux lassés,
Et dorment en un coin du sombre cimetière.
Ils sont ensevelis à jamais sous la pierre,
Mais ils vivent toujours, car les doux trépassés
Au sommeil éternel ont rouvert leur paupière.

Non, ils ne sont pas morts. Ils vivent désormais
Dans un séjour auquel nul autre ne ressemble.
En laissant derrière eux un immortel exemple,
Ils ont, un jour, atteint le sommet des sommets,
D'où leur œil, enivré d'infini, nous contemple.

Ainsi que des oiseaux ils se sont envolés
Vers un ciel plus clément, vers un bord plus fertile.
Ils ont enfin trouvé l'impérissable asile.
Pour aller revêtir les manteaux étoilés,
Ils ont laissé tomber leurs vêtements d'argile.

Ils nous aiment toujours, ils nous suivent partout,
Ils sont restés pour nous les compagnons fidèles,
Attachés à nos toits comme les hirondelles ;
Et parfois nous croyons entendre tout à coup
Le timbre de leurs voix et le bruit de leurs ailes.

Et lorsque nous tombons ployés par les regrets,
Lorsque nous gémissons sous le poids de la chaîne
Qu'au baigne de la vie incessamment l'on traîne,
Ils viennent se pencher, la nuit, à nos chevets,
Et nous croyons sentir sur nos fronts leur haleine.

Des bords mystérieux où commence le ciel,
Ils nous disent de fuir le terrestre esclavage :
Tel de blancs albatros, dans l'ombre d'une plage,
De moment en moment jettent des cris d'appel.
A des oiseaux restés sur un autre rivage.

Et, guidés par leurs voix, soutenus par leurs bras,
Nous gravirons, un jour, la montagne éternelle,
Après avoir brisé l'enveloppe charnelle
Qui nous fait chanceler si souvent ici-bas...
Mais quand donc sonnera cette heure solennelle ?

Quand donc l'airain pieux sonnera-t-il nos glas ?
Quand donc, chers trépassés, viendra la délivrance ?
Quand donc auront cessé pour nous les durs combats ?
Qu'importe le moment ! Nous gardons l'espérance...
La mort n'existe pas ! La mort n'existe pas !

W. CHAPMAN.

EN VOYAGE

Le signal est donné. En route donc pour le Nord.
Mon brave compagnon—qui en a vu de belles dans
sa vie—et moi, nous nous installons à l'américaine,
ayant bien dans la tête la fanatique décision de ne
pas bouger d'un pouce, de peur de perdre une seule
des multiples impressions qui ne peuvent manquer de
venir nous assaillir durant ce trajet important au su-
prême degré.

Nous voilà roulant nos quarante milles à l'heure.
Les heurts par soubresaut, occasionnés par le frotte-
ment des roues sur le rail, dans un détour trop brusque,
font ressembler les passagers qui se promènent dans
la grande allée aux sacrificateurs de Bacchus, rendus
mal assurés dans leur marche. Ceci me rappelle le ré-
cent voyage que je fis dans l'Ontario, parmi nos com-
patriotes.

A regarder par la fenêtre, nous voyons accourir, à
une allure vertigineuse, de grands poteaux qui viennent

nous crever les yeux. La machine infernale nous donne l'illusion qu'elle coule, ayant caché, quelque part dans un coin, la mort qui nous guette armée de sa faux traditionnelle. A la traversée d'un pont, le bruit du fer qui se surcharge d'un poids lourd imite la course folle d'une artillerie allant à l'attaque d'un groupe de braves qu'il est urgent de rendre silencieux.

* *

Nous voilà rendus à Labelle, cette pittoresque région que j'évoque toujours avec convoitise.

Nous descendons avec un petit air inquiet, étant étrangers aux notions d'orientation qu'il faut toujours dans une contrée vue... de loin, et surtout dans un voyage aussi intéressant. Mais enfin, mon compagnon étant au courant de ces petites choses indispensables à tout bon voyageur, trouve la solution à ce difficile problème, en prenant dans la direction de la maison la plus rapprochée.

— Bonjour, les compères, soyez les bienvenus, nous abouche dans le tuyau acoustique le seigneur de la maisonnette blanchie à la française. De nouveaux colons, je suppose ?

— Oui, répondit mon compagnon.

— Et de rudes travailleurs aussi.

— C'est ça qu'il nous faut par ici : être ben plein de courage pour faire face aux géants de la forêt.

— Nous leur montrerons ce que valent des hommes, résolus, à ces rustres à chevelures espacées.

On a bientôt fait de nous munir des objets nécessaires à notre entreprise, et nous nous remettons en marche, face à l'ennemi. En braves, quoi !

* *

Arrière, géants, qui vous a permis d'envahir ainsi notre domaine ? Place à la civilisation. Et manches retroussées, l'œil en feu, cheveux au vent, nous commençons par une attaque de deux côtés à la fois. Tactique qui ferait honneur à plusieurs grands généraux, en quête de gloire qu'ils ne trouvent plus. S'il nous était donné de leur passer nos manières de faire la guerre... à nos pins géants.

Une brèche est déjà ouverte. L'acier continue son œuvre, sous l'impulsion vigoureuse que nous lui donnons.

Un craquement se fait entendre, et le superbe, s'arrogant, si provoquant, va s'abattre dans la mousse verte qui s'étend sur la terre et qui lui sert maintenant de couche mortuaire.

Nous grimpons sur son tronc, et, la main dans la main, nous lançons un hurrah formidable.

Une idée lumineuse de mon compagnon : à la place de ce mort nous planterons un pommier, le pommier de Normandie. D'une voix de stentor, il entonne :

En avant, ma Normandie,
Marchons d'à-plomb, mes enfants.

* *

Il va sans dire que le drapeau tricolore a joué un rôle, dans ce drame de la forêt. L'ayant hissé bien haut, nous nous époumonnons à crier : Vive la France !

Un court silence suivit, le temps qu'une pensée met à se ressouvenir, et l'écho, ravi sans doute, transporta dans les profondeurs du bois ce cri d'enthousiasme.

Mais, l'amour de la France est dans la nature ; rien d'étonnant que les échos prissent plaisir à promener ce nom de monticule en monticule.

On entendit : France ! France ! se répercutant au loin.

* *

Que d'immenses vergers vont bientôt couvrir les fertiles terres du grand Nord ! Que de pommes !... Cette friandise si douce au goûter, qui fait se détendre notre mâchoire et nous invite à croquer.

Quelle idée géniale de mon compagnon !

A la première excursion de la "Ligue des Patriotes" dans le Nord, faut espérer qu'on fera une provision de belles pommes fameuses, afin de donner l'idée aux colons que la pomme est indispensable dans la vie.

Pas de reproches, fallait pas que nos pères nous apprirent la saveur de ces fruits. En tous cas, le sol canadien est très fertile pour cette culture.

RENÉ SAINTE-FOYE.

RÉFLEXIONS D'AUTOMNE

L'automne nous est revenu, avec ses gelées qui font tomber les feuilles et mettent dans la nature une tristesse à laquelle peu de personnes échappent, et presque inconsciemment chacun dirige sa pensée ou ses pas vers le séjour des trépassés.

Ne sentons nous pas, en entrant dans cette demeure, un trouble indicible, un sentiment indéfinissable, une crainte irraisonnée envahir notre âme ?

Cette pensée, qu'il nous faudra dormir sous cette terre froide, ne met-elle pas des perles de sueur à la racine de nos cheveux ? Et, cependant, la mort est le terme de notre pèlerinage, le port où tous nous devons atterrir, après un voyage plus ou moins mouvementé ; elle est le phare qui guide nos actions et l'issue qui donne accès dans l'éternelle patrie. Les premiers chrétiens la désiraient avec ardeur, allaient au-devant d'elle, la cherchaient même, et nous essayons de la fuir. Pourquoi donc n'avons-nous plus de foi ? Ou sommes-nous tellement attachés aux frivolités de la terre que la félicité du ciel n'ait plus d'attraits pour nous ?

Même au matériel, nos chers défunts semblent heureux ; ils sont enfouis sous une profusion de fleurs et de verdure ; partout, dans ce champ du repos, règnent une propreté méticuleuse, un ordre parfait. Et lorsque l'hiver a étendu son manteau d'hermine immaculée sur la nature endormie, enveloppant avec une même sollicitude le riche et le pauvre, l'égalité est parfaite : il n'y a plus d'oubliés, plus d'abandonnés.

Oui, nos chers morts semblent heureux ; cependant, nous ne sommes guère pressés de partager leur demeure ; il règne là un mystère que nul n'est tenté d'approfondir. Mais aussi la mort est si cruelle ! Voyez la frapper à droite et à gauche, ici un vieillard, là un enfant. Elle n'a d'égards ni pour le talent ni pour l'intelligence. Les larmes des mères ne l'attendrissent pas ; elle est sourde aux supplications des veuves, aux gémissements des orphelins. Elle n'attend pas que sa victime soit prête à paraître devant le Juge Suprême ; elle l'a choisie, elle la frappe sans merci.

O mort ! Spectre hideux ! Nous frémissons à la pensée de ton étreinte. Nul ne désire tes caresses glacées, sauf les âmes qui vivent dans une intimité étroite et parfaite avec le Maître Suprême.

AGATHE DES MONTS.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

M. J.-J. GOULET

Voici un nom qui, certes, n'est pas inconnu du public canadien, non-seulement à Montréal, mais aussi dans toute la province de Québec.

Goulet est violoniste, et surtout professeur, c'est un homme à l'énergie virile et, sous l'apparence d'un physique délicat, il offre une résistance qui touche à l'opiniâtre.

Comme Prume, Hone, Gérôme, Chronet, et plusieurs autres, il est né en Belgique, dans la province de Liège, si fertile en instrumentistes.

En effet, c'est à Liège qu'il fit son apprentissage artistique et qu'il obtint successivement des prix de solfège, de violon et d'harmonie. En 1884, il obtenait le premier prix de solfège, et en 1889 celui de violon, dans la classe de Désiré Heynberg.

Qui, dans le monde violonistique, ne se souvient de celui qu'on aimait à nommer le Père Heynberg, de ce vieux maître qui eut comme élève, Ysaye, Thomson, Masardo, Parent, Lagarde, Musin Remy et Martel ; c'est avec lui que Goulet devait acquérir les connaissances techniques qui font de lui un excellent professeur.

En quittant Liège, il devient premier violon et second chef au théâtre du Havre. Cependant ce n'est pas là seulement qu'il acquit ses connaissances théâtrales, car M. Goulet, fut durant, quatorze ans répétiteur de violon au théâtre Royal de Liège.

C'est en 1891 qu'il vint au Canada, engagé pour l'orchestre du Parc Sohmer, par M. Ernest Lavigne. Après un séjour assez long parmi nous, il retourna en Europe et fit partie de l'orchestre de Doull en France.

Enfin attiré vers le Canada, il revint s'établir définitivement à Montréal, où il occupe une place dominante dans notre monde musical.

Ici nous le voyons, depuis quatre ans, chef d'orchestre et directeur de la *Symphony Orchestra* et maître de chapelle à l'église du Saint-Sacrement.



Photo Laprés & Lavergne

M. GOULET

Enfin, aujourd'hui, il est chef d'orchestre et directeur artistique de notre nouvel opéra comique.

Car il ne faut pas l'oublier, nous fondons un nouveau théâtre d'opéra et tout fait présumer que cela sera un immense succès. La troupe choisie par M. Goulet, à Paris même, est composée d'éléments de premier ordre.

L'orchestre sera composé d'artistes triés parmi ce que nous possédons de mieux et, en plus, de musiciens venant spécialement d'Europe.

La troupe va nous donner *La fille du Tambour-major*, *Le Petit Duc*, *Mme Favart*, *Les Dragons de Villars*, *Mlle Nitouche*, *François les Bas-Bleus*, *Fleur de Thé* et *Carmen*.

Comme on voit, tout le beau répertoire d'Opérette et d'Opéra Comique va y passer.

Bravo, M. Goulet !

SYLVIVUS.

LE MONUMENT DU ROI EMMANUEL II

(Voir gravure)

Une loi du Parlement italien fut votée en 1878, peu de temps après la mort de Victor-Emmanuel II, survenue le 9 janvier, à l'effet d'élever à Rome un monument au roi défunt.

Après plusieurs concours, le prix fut décerné à l'architecte G. Sacconi ; la statue équestre du roi sera l'œuvre du sculpteur E. Chiaradia.

Nous reproduisons le projet définitivement adopté. Le monument est en voie de construction ; il sera sur la colline du Capitole.

Les difficultés ont été nombreuses et les dépenses seront très grandes.

Mais le monument sera magnifique ; on peut déjà en juger par les parties terminées.

GERSPACH

LA VIEILLE GARDE IMPÉRIALE

Les Grenadiers Hollandais et les Pupilles de la Garde

Le 5 juin 1806, Louis Bonaparte, dont l'ambition était médiocre, recevait, un peu malgré lui, le titre de roi de Hollande, avec les pouvoirs réels d'un préfet. Le 1er juillet 1810, déjà lassé de sa couronne, il abdiquait en faveur de son fils ; mais son abdication était rejetée par l'empereur, qu'elle gênait dans ses vastes projets de domination universelle. Presque sans coup

férir, le maréchal Oudinot s'empara d'Amsterdam, et un décret impérial ordonnait l'incorporation de la Hollande à l'Empire français, dont elle allait devenir, — jusqu'en 1813, — une province divisée en neuf départements, avec Lebrun pour gouverneur général.

Aussitôt après cette incorporation, si hâtive et si peu durable, divers corps militaires des Pays-Bas étaient établis en France et, pour ne citer que les deux principaux, un régiment de cuirassiers (le 14e), mis en garnison à Lille, et le régiment des grenadiers hollandais appelé à Versailles et rattaché à la Garde impériale, après avoir formé, sous le nom de "jeunes Hollandais," la garde de Louis Bonaparte.

En 1811, ce régiment échangeait contre le No 3 le No 2, qu'il avait jusqu'alors porté.

Son uniforme se composait du bonnet d'oursin à guirlande et raquette blanches, sans plaque ; de l'habit blanc à collet, revers et parements rouges, avec boutons de galon jaune ; de la veste et de la culotte blanche ; des guêtres longues avec boutons de cuivre. Les épaulettes et la dragonne étaient rouges.

Les grenadiers hollandais avaient excité, à leur arrivée en France, une curiosité très vive : un peu parce qu'ils étaient étrangers, mais surtout parce qu'une réputation très méritée de bravoure héroïque les avait précédés. On admirait ces géants blonds, aux cheveux de filasse, aux yeux de porcelaine, aux joues roses comme celles d'une jeune fille, et qui sur les boulevards affairés de Paris ou dans les rues désertes de Versailles marchaient d'un pas tranquilles, avec l'allure d'un bon bourgeois de Rotterdam.

Ils avaient apporté de leur pays, avec une douceur imperturbable, presque bovine, la régularité, l'esprit

méthodique de ces races heureuses qui sont incapables de fièvre ou d'emballement. A côté de nos petits soldats, agités, bruyants et loquaces, ils gardaient leur placidité de ruminants et semblaient économiiser les gestes comme les mots. Ils vivaient béatement entre la chope et la pipe. Ils ne s'animaient qu'à table ou sur le champ de bataille.

D'ailleurs excellents soldats, très disciplinés, et qui n'hésitaient jamais quand il s'agissait de se faire casser la tête ou de la casser aux autres.

Trois choses avaient été particulièrement

leur donner un asile dans l'armée. L'occasion se présenta bientôt.

En 1811, — année glorieuse, pendant laquelle nos armées prirent à l'ennemi soixante-huit drapeaux, — au milieu de la nuit du 19 au 20 mars, le bourdon de Notre-Dame fit entendre tout à coup sa grande voix bientôt accompagnée par les cloches de toutes les paroisses. Un carillon sonore, une sorte d'appel joyeux, un triomphal hosanna, plana sur Paris ému, anxieux.

Les rues, les places étaient encombrées de badauds, et dans toutes les églises des fidèles priaient.

Au point du jour, la foule commença à se diriger vers

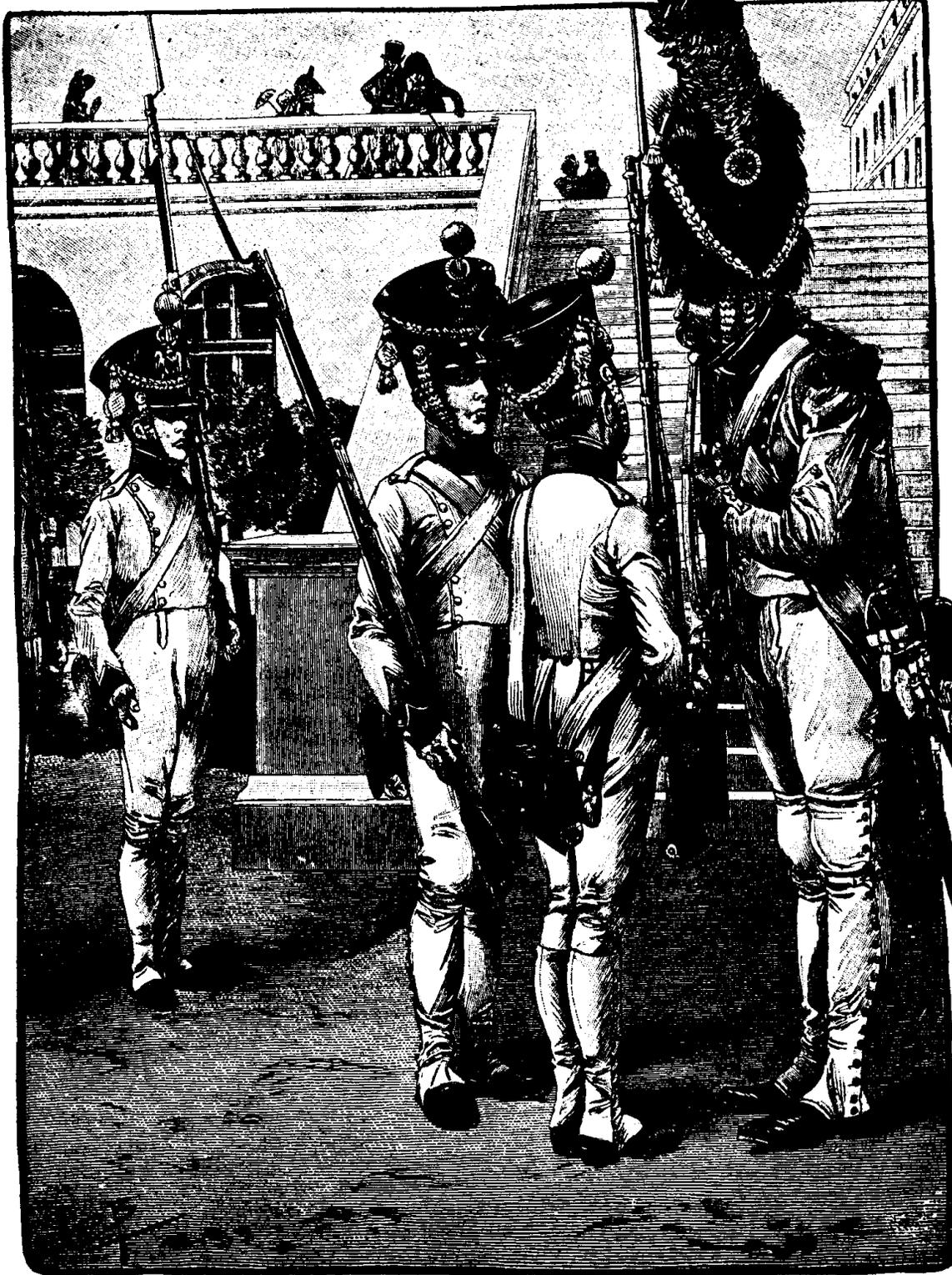
les Tuileries, se répandit dans les jardins et sur les quais voisins du Louvre. Vers neuf heures, le premier coup de canon retentit. On attendait, on comptait avec angoisse. Enfin, le vingt-deuxième coup annonça la naissance d'un garçon, et aussitôt, comme si tous les vœux étaient comblés, s'élevèrent des acclamations enthousiastes. Cet enfant, héritier du trône et de la gloire de Napoléon, — on le croyait du moins dans cette heure d'illusion et d'ivresse, — Paris et la France l'adoptèrent.

La joie était universelle et immense. Les anciennes divisions n'existaient plus. Les haines se taisaient. Le cri de : *Vive l'empereur !* sortait de toutes les bouches, jaillissait de tous les cœurs. Les bras se tendaient dans un geste de protection ou de fidélité. On s'embrassait dans les rues, on se félicitait comme à la nouvelle d'une grande victoire. Les vieux soldats faisaient briller au soleil l'éclair de leurs épées, des généraux que vingt batailles n'avaient pu émouvoir avaient les yeux pleins de larmes ; et caché derrière un rideau, à une des croisées des Tuileries, un homme, — l'homme le plus puissant du monde à cette époque, — contem-

plait ce spectacle, s'enivrant de cet enthousiasme, et lui aussi il pleurait.

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père ! Quelques jours après la naissance de son fils, l'empereur voulut créer une garde d'enfants pour ce petit roi dont le sceptre était un hochet.

Le 30 mars, un décret ordonna la formation d'un régiment dit des "pupilles de la Garde" ou "Garde du roi de Rome". Le noyau de cette troupe devait être constitué par les "petits Hollandais", en garnison à Versailles avec les grenadiers hollandais. Pour entrer dans ce régiment des pupilles, — placé



Grenadier (3e régiment) et pupilles de la Garde

appréciés dans ce corps si original : la musique, qui était excellente ; le tambour-major, qui avait une taille gigantesque ; et la disposition des sacs, qui devait servir de modèle.

Ces sacs formaient de véritables malles, — des malles minuscules, — où tous les objets étaient arrangés avec un soin minutieux. L'armoire de la ménagère la plus ordonnée aurait paru un fouillis, comparée au havresac d'un grenadier hollandais.

Beaucoup de ces soldats avaient amené avec eux des fils ou des neveux, trop jeunes pour être incorporés dans les régiments ordinaires. Napoléon songeait à

sous le
— il fa
une ta
vaccin
L'ui
suppri
et des
droit,
même
veste
noir ;
pon à
A l'
deux
mais
d'y é
seize
régim
comp
vième
L'effe
sous-
état-
Les
une r
major
Leu
leurs
tenait
l'avoit
Ce
fit se
passé
des p
devait
En
à qu
donn
leur
Le
On l'
sa ta
aurai
des g
Le
jouet
caiss
jouai
ciale
Et
vant
triste
les p
pas,
trop
étais
com
L'
de s
prés
"
fant
sont
en v
leur
écou
du m
com
sans
craie
et p
"
vers
vou
com
euf
In
pup
du r
leur
sist
leur

sous les ordres d'un vaillant soldat, le colonel Bardin, —il fallait être âgé de dix à seize ans révolus, avoir une taille moindre que cinq pieds, savoir lire et être vacciné.

L'uniforme et l'équipement, —sauf le sabre qui était supprimé, —ne différaient pas de ceux des tirailleurs et des voltigeurs : habit fond vert, revers carré et droit, collet, parement et doublure des basques de même couleur ; liseré et passepoil des poches jaunes ; veste et pantalon blancs ; guêtres courtes en tricot noir ; shako garni d'un cordon vert et orné d'un pompon à boule jaune.

A l'origine, les pupilles de la Garde devaient former deux bataillons et chaque bataillon six compagnies ; mais un décret du 30 août 1811, en donnant le droit d'y être admis à tous les jeunes gens au-dessous de seize ans et ayant quatre pieds neuf pouces, porta ce régiment à neuf bataillons, les huit premiers de quatre compagnies de deux cents hommes chacun, et le neuvième de huit compagnies de deux cents hommes. L'effectif était donc de huit mille hommes, officiers et sous-officiers compris, mais sans le grand et le petit état-major.

Les pupilles avaient un sous-intendant particulier, une musique, des fifres, des tambours, un tambour-major et des sapeurs.

Leur drapeau n'était qu'un simple guidon aux couleurs nationales, parce qu'un nouveau régiment n'obtenait son aigle des mains de l'empereur qu'après l'avoir conquise sur le champ de bataille.

Ce régiment minuscule, —minuscule par la taille, — fit ses débuts militaires le 18 août 1811, à la revue passée sur la place du Carrousel, et ce fut un spectacle des plus curieux, que les fameux bataillons scolaires devaient rappeler... de très loin.

En tête s'avançaient gravement des sapeurs de dix à quinze ans, avec d'énormes bonnets à poil. Pour donner à ces grenadiers un aspect redoutable, il ne leur manquait que des moustaches.

Le tambour-major suivait en brandissant sa canne. On l'aurait plus justement appelé *tambour-minor*, car sa taille ne dépassait pas cinq pieds deux pouces, et il aurait passé sans peine sous le bras de son collègue des grenadiers à pied.

Les tambours et les clairons ressemblaient à des jouets d'étrennes. La musique n'avait pas de grosse caisse, —cet instrument était trop lourd ; —mais elle jouait un pas redoublé, *la Favorite*, qui avait été spécialement composé pour le régiment des pupilles.

Et devant les spectateurs amusés et attendris, devant les femmes, devant les mères intéressées et attristées en même temps par cette image de la guerre, les petits soldats marchaient fièrement, marquant le pas, portaient sans fatigue apparente le fusil un peu trop pesant, et on devinait à les voir que ces enfants étaient de bonne race et qu'ils sauraient se battre comme des hommes.

L'émotion fut profonde lorsque Napoléon, au galop de son cheval, s'approcha des vieux grenadiers et leur présenta les pupilles :

« Soldats de ma vieille Garde, dit-il, voici vos enfants ! C'est en combattant à vos côtés que leurs pères sont morts : vous leur en tiendrez lieu. Ils trouveront en vous tout à la fois un exemple et un appui. Soyez leurs tuteurs ! En vous imitant, ils seront braves ; en écoutant vos avis, ils deviendront les premiers soldats du monde. Je leur ai confié la garde de mon fils, comme je vous ai confié la mienne. Avec eux je serai sans crainte pour lui, comme avec vous je suis sans crainte pour moi. Je vous demande pour eux amitié et protection.

« Et vous, mes enfants, ajouta-t-il en se tournant vers les pupilles, en vous attachant à ma Garde, je vous donne un devoir difficile à remplir ; mais je compte sur vous et j'espère qu'un jour on dira : « Ces enfants étaient dignes de leurs pères. »

Immédiatement après la revue, quelques-uns des pupilles de la Garde commencèrent leur service auprès du roi de Rome ; leur service ne dut pas, ce jour-là, leur paraître trop fatigant ou trop ennuyeux. Il consista presque uniquement à manger des gâteaux que leur apportaient les dames de l'impératrice.

Revenons au régiment des grenadiers hollandais, d'où était né celui des pupilles de la Garde. Il eut une carrière brillante mais courte. Il se battit avec un courage héroïque à Borodino, et dans cette sanglante bataille disparut presque entièrement. Il n'existait pour ainsi dire plus, lorsqu'un décret du 13 février 1813 le supprima. La Hollande était redevenue libre. Les grenadiers qui avaient échappé à la mort se hâtèrent de regagner leur pays.

La même année, le régiment des pupilles fut réduit à deux bataillons de huit cents hommes chacun, et le reste fut versé dans les nouveaux régiments de tirailleurs grenadiers et de chasseurs voltigeurs, créés à cette époque.

Le premier bataillon, mis sur pied de guerre, rejoignit l'armée qui se dirigeait sur la Saale, et il combattit vaillamment à Lutzen et à Bautzen.

A Lutzen—12 mai 1813—dans ce combat de géants qui couvrit une ligne de deux lieues, où périrent près de cinquante mille hommes, parmi lesquels trente mille Russes ou Prussiens, et qui sera mis, disait Napoléon dans sa proclamation, « au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskowa, » les pupilles contribuèrent pour une large part à la victoire.

Sous l'ouragan de feu qui, un instant, effraya leur courage, ils faiblirent d'abord : mais à la vue de Napoléon ils se rallièrent aux cris de : « Vive l'Empereur ! » Conduits par Mortier, ils s'élançèrent, avec une fougue irrésistible, sur le village de Kaia, formidablement défendu, et l'enlevèrent à la pointe de la baïonnette. Ce fut un des plus beaux faits d'armes de la Garde impériale.

A Bautzen,—le 21 mai 1813,—sous les ordres de Napoléon lui-même, ils prirent part à l'épisode le plus décisif et le plus meurtrier du combat : la prise du mamelon de Kreckwitz.

Le deuxième bataillon partit en 1814. Mais déjà les pupilles avaient perdu leur organisation distincte, et leur renom militaire se confond avec celui de la jeune Garde, pour en augmenter l'éclat et en rendre plus impérissable le souvenir.

HENRI D'ALMERAS.

LA MORT DE L'ÉMIR D'AFGHANISTAN

Abdurrahman, émir d'Afghanistan, est mort le 3 octobre dernier. Il avait cinquante-six ans.

Sa vie, au moins en sa première partie, avait été extrêmement mouvementée. C'était un jeune homme de vingt ans quand une insurrection éclata, en 1865, contre son oncle Shere-Ali, qui régnait sur l'Afghanistan. Dans l'espoir de saisir le pouvoir, il se mit à la tête des insurgés et fut vainqueur en deux batailles. Mais finalement, son cousin Yakoub-Khan, fils de Shere-Ali, parvint à rendre le pouvoir à son père. Après une lutte de quatre années, Abdurrahman dut s'enfuir en Russie. Le gouvernement du tsar le recueillit à Samarcande et lui attribua une pension de 25,000 roubles par an. Il demeura dix ans en exil.

Mais un différend étant survenu entre l'Angleterre et Shere-Ali, une expédition anglaise, que commandait le général Roberts, aujourd'hui lord Roberts, fut envoyée en Afghanistan. Shere-Ali, vaincu en une brillante campagne, fut envoyé captif dans l'Inde, et son fils Yacoub fut proclamé émir à sa place. Les hostilités devaient recommencer en 1879, à la suite du massacre de la mission que les Anglais avait laissée à Caboul, où elle occupait la citadelle, sous le commandement du major Cavagnari. A la faveur de la nouvelle invasion anglaise, entreprise pour venger cette trahison, Abdurrahman rentra en Afghanistan et parvenait à se faire reconnaître comme émir par les notables de la province de Caboul et par l'Angleterre elle-même, à laquelle il avait apporté une très utile coopération, à la tête de 10,000 hommes. Il fut proclamé le 12 juillet 1880.

En acceptant de l'Angleterre une pension de quatre millions, plus tard portée à six millions par an, en promettant de ne recourir aux bons offices d'aucune

autre puissance, Abdurrahman se plaçait tacitement sous le protectorat de l'Angleterre.

Il paraît, d'ailleurs, avoir supporté assez impatiemment ce joug, et les relations entre le protégé et les protecteurs furent traversées de maints orages.



ABDURRHAMAN, ÉMIR D'AFGHANISTAN

Abdurrahman a légué sa couronne à son fils aîné Habib-Oullah-Khan ; mais, la loi de l'islam ne reconnaissant pas la succession en ligne directe, par droit de primogéniture, il est à prévoir que Ishak-Khan, frère de l'émir défunt, va élever des prétentions contre cette disposition insolite. Et les journaux anglais ont raison de témoigner de quelque inquiétude.

A PROPOS DE LA TOUSSAINT

Il y a quelques années, un journal s'amusa à interroger les contemporains célèbres. Il leur posa cette question : *Que pensez-vous de la mort ?* Et nous avons retrouvé quelques-unes des réponses recueillies :

Je crois qu'il faut penser très souvent à la mort, si l'on veut avoir toujours la mesure à peu près exacte des choses de la vie. —A. DUMAS, FILS.

Voici ma pensée : Je crois que l'Esprit créateur des mondes et de l'infini ne peut être ni conçu ni jugé par notre humanité.

L'Esprit créateur n'a pas voulu qu'il nous soit donné avant la mort d'avoir le secret de la vie. Il a voulu nous laisser libres de la juger chacun suivant sa conscience ; mais, en vérité, nous ne pouvons rien affirmer, sans orgueil déplacé ou imposture. —ROSA BONHEUR.

S'il n'y avait pas la vieillesse, la mort serait une chose abominable ; mais, puisqu'il y a la vieillesse. —H. MEILHAC.

Réponse à la demande : Que pensez-vous de la mort ?

Chut !... —ALPHONSE DAUDET.

Si le tombeau a la majesté du mystère, c'est que le tombeau ne renferme pas le néant. La nuit du tombeau à son aurore.

La mort soulève le couvercle de plomb sous lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement.

On salue le mort qui passe, comme le voyageur qui part en avant. —ARSÈNE HOUSSAYE.

Arsène Houssaye, Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, H. Meilhac et Rosa Bonheur, tous ont disparu. Ils ne croyaient pas, en s'exprimant de la sorte, être si près de leur fin. Ces lettres prennent une signification mélancolique et funèbre, quand on songe que ceux qui les ont écrites ne sont plus !...

La mort fauche à grands coups !



LES GUEUX

I

Voici que les feuilles se rouillent,
Dans les arbres bientôt déserts
Que les vents d'automne dépouillent,
Et voici que pleurent les airs.

Adieu les chants, adieu les roses,
Adieu les beaux papillons bruns !
Les jardins se sont faits moroses,
Exhalant leurs derniers parfums.

Sans le moelleux tapis des herbes
Le sol au pied las est rugueux ;
Mais le long des chemins, superbes,
Encor défilent les gueux.

Le ventre, ainsi que les mains, vide,
Le front de rêves d'or gonflé,
Ils iront toujours, l'œil avide,
Les reins lourds, le geste accablé.

Leur vie est une promenade
Le long des sentiers du malheur :
Quand ils passent, mon front malade
S'incline devant la douleur !

L'automne aiguise leur souffrance,
Il les mord à la joue, au cœur ;
Il pleut sur leur seule espérance
Toutes ses larmes, en ranceur.

Tous enfants du Juif misérable,
Sans trêve à marcher condamné,
Ils ont cet orgueil vénérable
Qu'à leurs fronts bruns a buriné

La main lourde des destinées.
" Ton ventre hurlera : j'ai faim !
" Couche-le dans les fleurs fanées,
" Qu'il dorme et se taise, à la fin ! "

Résignés, ils prêtent l'oreille
A la voix qui semble venir
Du ciel, où pourtant quelqu'un veille,
Puisqu'il leur dore l'avenir...

II

Pauvres gueux, rêvez de ripailles
Dans les gigantesques palais
Que vous bâtît, loin des rocailles
Dont saignent vos pieds noirs et laids,

L'ange aux ailes blanches du rêve,
Votre fidèle et seul ami ;
Que votre âme, une heure, s'enlève
Du fumier où Job a gémi !

Vous rêvez : donc, vous êtes riches ;
Vous possédez plus que les rois
Qui disent à Dieu : " Tu me triches :
" Prends mon or, ôte-moi ta croix ! "

Le vôtre est diaphane, il vole ;
Dans vos bras il ne pèse pas ;
Quand vous le voulez, il s'envole,
Il n'alourdit point votre pas.

Cet or-là vaut bien mieux que l'autre :
Comme l'autre, il ne salit point ;
Il est bien plus brillant, le vôtre,
Il vous glisse à travers le poing !

Or idéal ! écus de rêve !
Pauvres gueux, réjouissez-vous !
Dans les chemins ou sur la grève,
Printemps, automne, à deux genoux,

Avec les oiseaux de l'espace,
Remerciez le Seigneur Dieu
De vous avoir fait cette grâce
De rêver sans pain et sans feu !

Quand les feuilles vertes se rouillent
Dans les arbres sans nids jaseurs ;
Quand les vents d'automne dépouillent
Leurs longs bras aux rythmes berceurs,

Moquez-vous des rois et des princes
A l'œil hautain, au geste prompt :
Vous avez mieux que des provinces,
De beaux rêves d'or sous le front !

ALBERT LOZEAU.

COMME DANS UN RÊVE...

Dans le coquet salon de l'hôtel C., à travers les dentelles des rideaux, le crépuscule jetait sa pâle lueur. De petits filets de lumières semaient leurs étincelles sur les tentures roses des murailles, sur les gerbes de fleurs, dont les corolles toutes grandes ouvertes semblaient vouloir emprisonner en leurs pétales ces derniers lambeaux du jour qui mourait.

Blotti dans un fauteuil, un homme songeait, les yeux fixés sur le livre fermé entre ses mains. Son front était creusé d'une ride, comme s'il avait beaucoup souffert... Pourtant, il n'avait jamais aimé... C'était un sceptique, un blasé que ce Paul Vigny. Autrefois, il avait cru voir des nuages roses dans le ciel de sa vie, mais quand il avait déchiré le voile pour regarder au loin, l'horizon s'était rembruni... Il n'y avait plus de nuées roses au firmament, il n'y avait plus d'illusions en son cœur. Depuis lors, il traînait sa vie monotone, toute dénuée d'espérance et de bonheur, absolument vide de but et de rêve !

Oh ! La vie, sans un point de mire vers lequel on dirige son âme, est un fardeau bien lourd ; c'est une croix de fer qui blesse et meurtrit nos épaules trop frêles !...

Un léger frou-frou, comme un murmure de feuilles froissées, vint distraire Paul de sa rêverie. A la portière du salon apparaissait Maud Grant. Il murmura : — Elle, encore elle."

Il y avait quinze jours que Miss Grant était descendue à l'hôtel. Paul ne connaissait rien d'elle, sinon qu'elle était jolie et que, pareilles à ces oiseaux qui, tous les jours, chantent leur berceuse à la nature, elle modulait quelque berceuse, quelque romance, tandis que doucement le soleil engloutissait ses rayons dans les nuages du firmament. Pourquoi était-elle là, chaque soir, au crépuscule, pourquoi l'écoutait-il ainsi, pourquoi encore la contemplait-il, bercé par le gazouillement enchanteur de ses mélodies, qui faisaient passer en son âme la douce vision de choses qu'il n'avait jamais senties, qu'il n'avait jamais goûtées ?...

Elle était délicieuse, en sa toilette toute blanche. Sur les plis du corsage, des roses déployaient leurs pétales de velours, comme le velours de ses yeux, leurs feuilles roses, comme les roses de ses lèvres. Les derniers feux du soir l'enveloppaient de leur clarté mourante, et, en la voyant ainsi, on songeait à cette blanche neige, toute éblouissante de dentelles de givre, sous des rayons de lune aux reflets d'argent.

* *

C'était une heure plus tard. Dans le ciel couraient des nuages d'ébène, la pluie tombait en larges gouttes ; à l'horizon passaient des lueurs enflammées et, dans l'air, on entendait l'horrible éclat de la foudre, le sifflement affreux du vent.

Maud, toute tremblante, effleurait à peine les notes d'ivoire ; Paul s'approcha d'elle pour la rassurer, ou du moins la distraire de sa frayeur ; mais quand il fut

là, tout près, elle se leva, gracieuse, et voulut s'éloigner. A ses pieds, dans la fourrure blanche du petit tapis, venaient de glisser les roses du corsage. Paul s'était incliné, ramassait la gerbe de fleurs et la rendait à Maud ; avec un sourire plein de charme, un sourire qui laissait voir les petites perles de sa bouche, elle dit :

— Gardez-les, en souvenir de cet orage.

Ses yeux rêveurs effleuraient les yeux bleus de M. de Vigny ; il eut l'idée folle de lui dire, à cette Maud qu'il ne connaissait pas : " C'est en souvenir de vous que je les prends, en souvenir de vous que je les emporte avec moi, là, sur mon cœur "

Mais elle n'était plus là. Là-bas, en sa blanche toilette, elle lui apparaissait comme une vision qui fuit... puis meurt... Et dans l'harmonieux murmure des gazes soyeuses, il lui semblait entendre le roucoulement d'un chant d'oiseau qui file bien bas, bien bas, ses notes douces comme des soupirs d'enfant ; il lui semblait qu'au loin, des fleurs déchiraient leurs pétales sur des buissons de soie.

Quand, dans le lointain, vous entendez des mélodies d'oiseau, vous apercevez des corolles de roses, oh ! n'approchez pas, vous verriez bientôt que les fleurs n'ont plus de feuilles, plus de parfum, que les oiseaux ne chantent plus... parce que leurs ailes sont brisées !...

* *

Maintenant, c'était novembre. Le ciel était gris, les chemins... gris... les arbres... gris... et dans l'âme de Paul, il passait des voiles... gris..., dont les plis de tristesse et d'ennui déroulaient leurs ombres plus grises... encore.

Quand le vent commence à courir sur les flots, il pousse les vagues vers le rivage. Chassées par la brise, elles montent plus haut, et sur les sables de la rive, s'écrasent les gouttelettes transparentes de leur panache blanc.

C'est ainsi que Paul avait senti, en son cœur, la vague croissante d'un sentiment qu'il voulait étouffer. Mais le flot peut-il dire à la brise : " Ne me porte pas si loin ?... " C'est ainsi qu'au fond de son être, la joie de ses rêves, la tristesse de ses ennuis, l'ardeur de ses sentiments s'affaïolaient et se heurtaient dans un tourbillon sans fin !

Aujourd'hui, c'était le dernier jour ; demain, il partirait, il fuirait loin de cette vision bénie, qui avait ensoleillé sa vie, avait fait battre son cœur, avait fait pleurer son âme ! Quand il serait là-bas, il n'y aurait plus de soleil... il n'y aurait plus de bonheur, mais il n'y aurait plus de souffrance... plus d'amertume !...

Et tandis qu'appuyé à la fenêtre, il rêvait, Maud entra, toute vêtue de noir ; sur le chapeau de velours relevé pour laisser voir la masse soyeuse de cheveux, un nœud rose étalait la nuance très pâle de sa touffe admirablement drapée. L'air vif et froid de ce jour de novembre avait mis ses baisers sur les joues de Maud, et, à travers sa voilette à points noirs, ses jolis yeux brillaient comme des étincelles.

Elle avait enlevé ses gants, ses doigts couraient sur



Le Monument du roi Emmanuel II

le clavier,
que ses pe
Pendant
tir, que, d
elle modul
belle en sa
tristes, co
part et qu
enlacés co
cords sont
dernières
tristes, co

A traver
gardait la
la terre to
C'était
vit une v
fuyait sur
dans une
voyage. I
route tou
point noir
Elle tira
sa tête en
"Quand
soleil avai
— Com
rêve elle
mon âme
terre... co

La légèr
mement.
amie et n
tude que
spectacle
Les minu
instant j
ombre de
Allons,
Paulette
don, elle
" Oui,
chérie. T
que G...
dès l'âge
Ensembl
meur tap
Parfois
" Pourq
Il levait
" Plus
cela, ma
compre
mais je
ce pauvr
G... par
nibles ;
seule aff
mais hie
de lui.
pas reco
en vain
Est-il m
semble
faire av
figure ;
souzien

Deux
A longé
longue
des larn
trembla

le clavier, et les notes d'ivoire étaient moins douces que ses petites mains fines.

Pendant qu'il songeait, pauvre lui, qu'il allait partir, que, demain, il ne serait plus là pour l'entendre, elle modulait l'Adieu, de Beethoven, cette mélodie si belle en sa simplicité. Les notes s'égrènent douces et tristes, comme les dernières paroles de l'être aimé, qui part et qu'on ne reverra plus ; les sons s'enchaînent, enlacés comme les souvenirs du passé qui fuit, les accords sont à peine un murmure, une prière, et les dernières voix de la mélodie tombent, longues et tristes, comme les dernières larmes d'un adieu !

* *

A travers la croisée de sa chambre, Paul Vigny regardait la blanche neige, tombée pendant la nuit sur la terre toute grise, hier.

C'était demain... Il allait partir... Tout-à-coup, il vit une voiture, chargée de colis et de malles, qui fuyait sur la grande route, et à la porte de l'hôtel, dans une victoria, montait Maud, en costume de voyage. Les chevaux suivirent eux aussi, la grande route toute blanche, et puis il n'y eut plus qu'un point noir, là-bas, au détour du chemin.

Elle était partie... Il ne la reverrait jamais ! Il mit sa tête entre ses deux mains et songea longtemps...

Quand Paul Vigny jeta un coup d'œil au dehors, le soleil avait effacé tous les frimas, il soupira :

— Comme dans un rêve je l'ai vue, comme dans un rêve elle est partie ! Puisse son souvenir abandonner mon âme aussi vite que cette blanche neige a quitté la terre... comme dans un rêve !...

LAURETTE DE VALMONT.

SOUVENIR

Dédié à Mlle Dina T...

Le léger crépuscule d'un soir de mai colorait le firmament. L'air avait des senteurs printanières et mon amie et moi nous étions dans la plus charmante solitude que l'on puisse désirer. Nous contemplions ce spectacle toujours magnifique d'un coucher de soleil. Les minutes volaient et Paulette ne parlait pas. Un instant je la regardai ; puis avec peine je vis une ombre de tristesse voiler son grand œil noir.

Allons, ma chère, on a le cœur malade, ce soir ? Paulette hésita, puis dans un geste de suprême abandon, elle appuya sa jolie tête blonde sur mon épaule :

— Oui, dit-elle, il y a un chagrin là, ma petite sœur chérie. Tu sais que huit ans déjà se sont passés depuis que G... est parti pour l'université de M... Orphelin dès l'âge le plus tendre, il fut adopté par mon père. Ensemble nous avons grandi, joué, aimé. Mon humeur tapageuse entraînait souvent mon compagnon. Parfois je lui disais, dans ma naïveté d'enfant :

— Pourquoi donc, petit ami, as-tu l'air si triste ? Il levait au ciel de grands yeux remplis de larmes :

— Plus de papa, plus de maman, c'est bien triste cela, ma petite Paulette. Moins âgée que lui, je ne comprenais pas bien la signification de ces paroles, mais je sentais une souffrance et j'essayais de consoler ce pauvre et malheureux orphelin !...

Un jour vint où G... partit pour le collège. Les adieux furent pénibles ; il me promit d'être fidèle à sa première et seule affection. Depuis lors, je ne l'avais point vu ; mais hier, à l'angle d'une rue, je me trouvais en face de lui. Eh bien ! Jeanne, ma chère Jeanne, il ne m'a pas reconnue. Voilà deux longs jours que je l'attends en vain. Le pauvre garçon avait l'air de souffrir.

Est-il malade ? A-t-il quelque douleur ? Ah ! il me semble que, dans un élan de tendresse, je saurais lui faire avouer la peine intime qui se reflète sur sa pâle figure ; il me semble que je saurais le consoler. Se souvient-il encore ?

* *

Deux jours après, un soir, j'allais voir mon amie. Allongée dans un fauteuil, Paulette vêtue d'une longue robe blanche, personnifiait la tristesse. Je vis des larmes rouler ses joues et tomber sur ses doigts tremblants.



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — SENTINELLES BOERS SUR LA LIGNE DU CHEMIN DE FER

— Tu pleures, ma pauvre chérie ?... Puis-je ?...

— Si tu savais !...

Et un sanglot trop longtemps comprimé déchira ce cœur plein d'amour, assoiffé de dévouement.

— Eh quoi !

— Oui, il est venu mais... il veut m'abandonner pour toujours !... Toujours !... oh !...

— Je ne te comprends pas...

— Ecoute : G... a paru heureux de me revoir et il m'a dit : " J'ai souvent songé à toi là-bas, mais il faudra nous séparer. " Je désirais avoir une explication, mais je redoutais, quand il reprit : " Réjouis-toi Paulette, Dieu me veut tout à Lui et je m'en vais bien loin, au-delà des mers, évangéliser les pauvres noirs. " Son front, son regard rayonnaient d'un feu divin, tandis que moi, sous l'étreinte de cette nouvelle souffrance, j'étouffais...

Paulette pleura longtemps, puis se levant soudain, dans un élan de courage, elle m'entraîna au pied d'une statue de la Vierge : " Celle-là connaît d'autres amertumes, elle peut m'aider ; prie pour moi "...

* *

Ce soir-là, Paulette écrivit dans son journal : " Mon Dieu, vous m'avez ravi ce que j'avais de plus cher, soyez béni ! Donnez-moi maintenant la force de n'aimer que Vous, idéale perfection, qui seule pouvez combler le vide immense creusé dans le cœur humain. "

ROSE DE MAI.

Montréal, octobre 1901.

PROPOS DU DOCTEUR

DE LA VACCINATION

Une épidémie de variole sévit actuellement. Pour en atténuer l'extension, il est urgent d'insister auprès du public, de secouer son indifférence grandissante vis-à-vis de la vaccination.

La vaccination peut être faite à tout âge. Elle a chance de réussir aussi bien sur le vieillard que sur le nouveau-né. Pour ce dernier, on a coutume d'attendre deux mois environ. Cependant, il est prouvé que, si besoin est, il n'y a aucun danger à vacciner les jeunes sujets dans le cours de leur première semaine d'existence. L'immunité ainsi conférée n'est que temporaire. Devront être vaccinées à nouveau, toutes les personnes qui ne l'ont pas été depuis six ans environ, avec ou sans succès.

La vaccination peut se faire sur toutes les parties du corps. On choisit presque toujours la partie supérieure du bras. Toutefois, par esprit de coquetterie, le sexe faible préfère parfois subir la petite opération à la jambe, vers le mollet, ou à la cuisse.

Depuis qu'on a reconnu les dangers de la vaccine humaine ou de bras à bras, ce procédé, abandonné, a fait place à la vaccine animale ou jennérienne, telle que Jenner en fit la première démonstration le 14 mai 1796. De nombreux instituts s'occupent de la culture ou de la récolte du vaccin de génisse. Ce vaccin s'emploie de deux façons : ou bien il est inoculé de suite, avec la lancette même qui l'a recueilli dans la pustule de la génisse ; c'est la vaccination directe, la meilleure et la seule en usage dans les hôpitaux. Ou bien, le vaccin est conservé dans des tubes en verre de un à deux millimètres de diamètre, fermés au chalumeau, après avoir été combiné dans des proportions définies avec de la glycérine chimiquement pure. On l'exporte ainsi partout, car il se conserve longtemps et permet la vaccination animale là où l'entretien de génisses pour la vaccination directe ne peut pas se pratiquer.

On vaccine généralement avec une lancette. On fait deux ou trois piqûres à chaque membre vacciné, quoiqu'une seule suffise. La scarification (série de petites incisions) est plus douloureuse, laisse une cicatrice beaucoup plus large et n'offre aucune utilité compensatrice.

Les accidents imputés à tort à la vaccine doivent être, le plus souvent, à un vaccin impur, à la malpropreté de l'instrument, des mains de l'opérateur, à la saleté des téguments du vacciné ou des linges en contact avec les piqûres, ou à de mauvaises dispositions du sujet. Il est préférable, pour vacciner, de choisir le printemps ou l'été, à moins d'urgence, comme c'est le cas actuel.

— Prémunissez-vous donc contre le danger. Faites-vous vacciner de plein gré, en attendant que l'État vous y oblige, imitant en cela l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre. — DR G. LAURENT.

ECLAIR

- V imable rimeuse,
- L a muse gracieuse
- L out droit au cœur va.
- V ussi, de te lire,
- T a mienne, en délire,
- V ussitôt rêva.

J.-H. MALO.

Montréal, 31 octobre 1901.

PETITE POSTE

Henrietta, Trois-Rivières. — D'abord, vous ne donnez pas de nom responsable, ce que nous exigeons toujours pour publier. En second lieu, votre essai est d'un genre trop intime. Comme exercice personnel, cela peut faire ; mais je crois qu'il vous faudra trouver autre chose pour intéresser le public. — RENÉ B.



TU SAIS !... C'EST ENTRE NOUS !...

—
Mais
lasse
Ga
pours
— V
— C
qua le
— I
vous
naitre
lade.
Vous
— E
— S
ment,
— E
— F
sujet
quelle
charit
lade é

— V
Serve
— D
le peir
car j'a
mission
nestes
— E
— E
leures
un su
que ce
— J'
— V
j'en su
vous m
croire
jours a
— O
— E
— Si
bonhet
— Ce
ma par
favorab
du méri
— V
les deu
qu'ils c
— V
— O
— Qu
— Ce
— Ce
pouvez
— He
tion, co
— Po
lez-nou
résulté



SOUS LES GRANDS ARBRES DU PARC

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

OU DONC ALLEZ-VOUS ?

Où vas-tu ? — Vers la nuit noire.
Où vas-tu ? — Vers le grand jour,
Toi ? — Je cherche s'il faut croire
Et toi ? — Je vais à la gloire,
Et toi ? — Je vais à l'amour.

Vous allez tous à la tombe !
Vous allez à l'inconnu !
Aigle, vautour ou colombe,
Vous allez où tout retombe,
Et d'où rien n'est revenu !

LA FÊTE DES TRÉPASSÉS

Chrétiens, pour nos tombes aimées,
Mélons aux herbes embaumées
Un espoir qui soit immortel.

Demain, nos fleurs seront poussière
Seul le parfum d'une prière
Dure éternellement au ciel.

F. COPPÉE.

La nature est en deuil, en deuil de ceux qui ne sont plus... De brusques frissons succédant aux larmes abondantes qu'elle répand sans cesse l'agitent et la secouent avec violence. Une profonde mélancolie l'enveloppe tout entière, et en ce jour particulièrement triste, elle exhale en maints soupirs toute l'amertume de ses douloureux regrets. Que de voix lugubres gémissent dans son âme et trouvent un écho dans la nôtre ! Que de sombres reflets projète en notre cœur son aspect morne et désolé ! Pauvre nature ! combien d'affinités sympathiques lient notre existence à la tienne ! N'es-tu pas l'image frappante de nos joies et de nos douleurs, le sublime interprète de nos pensées et de nos sentiments ? Dans ton livre mystérieux toujours ouvert, à nous d'étudier jour à jour le mot-à-mot de la grande leçon de la vie, visiblement écrite en caractères divinement idéals.

Le ciel est terne, d'épaisses nuées grises voilent encore l'azur du firmament. La rafale fait frissonner les branches en les dépouillant de leurs feuilles et les oiseaux frileux, qu'un souffle hivernal atteint déjà, ne font plus entendre hélas ! que des roucoulements plaintifs et langoureux. C'est la saison propice à cette fête pieuse vouée au culte religieux et attendri de nos bien-aimés disparus. Dans le vaste champ du repos, à l'ombre des grands pins toujours verts, symbole de l'éternité, dans cet endroit béni où planent aujourd'hui les grandes ailes de la mort, la foule émue dépose avec recueillement sur les tertres déflouris son tribut annuel de respect et d'affection. C'est le jour où les couronnes de lierre et de liane, de lis et d'immortelles, ornent les pierres tumulaires des froids tombeaux ; où les ferventes prières, fleurs mystiques de religieuse tendresse s'échappent des âmes endolories des vivants pour aller embaumer de leur suave parfum l'âme des morts aimés qui dorment sous le gazon leur si profond sommeil.

Il fait sombre dans nos cœurs... D'obscur nuages amoncelés éclatent aujourd'hui dans une pluie de larmes... Dans le silence ombreux de nos âmes, de chères visions passent, comme de pâles lueurs qui vacillent sous la secousse de nos sanglots. Seigneur ! que faites-vous donc de ceux qui nous aimaient et que nous aimons ? Toutes les affections et toutes les jouissances de la vie doivent-elles s'évanouir à jamais dans les horreurs du tombeau ? Et les âmes, comme les fleurs, n'ont-elles d'autre destin qu'un stérile anéantissement ?

"N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ?"

O Père ! votre bonté nous a donné la foi et nous croyons à vos augustes mystères. Ce jour est la fête du souvenir, mais il est aussi celle de l'espérance. Des voix amies nous appellent de la profondeur du séjour des ombres et parlent à nos cœurs de souffran-

ces et à nos âmes d'immortalité. Ne restons pas sourds à leurs plaintes. Donnons à nos chers trépassés la suprême consolation. Que nos prières s'élèvent ardentes au-delà des sphères éthérées, vers le ciel auquel tendent les pauvres âmes qui supplient. Dieu de miséricorde ! donnez à ceux que nous pleurons, le repos, la lumière et la paix !

ATTALA.

COMMUNICATION

Laurette de Valmont.—Pour ne pas trop retarder la publication de votre jolie nouvelle, j'ai dû la placer dans une autre page. Je me prévaux quand même de la propriété de cette délicate pièce, puisque vous avez été assez aimable de me l'adresser. Je vous en remercie cordialement.

Madeleine-Paule.—Enfin, vous voilà revenue ! Bienvenue à vous, ma gentille amie ! Il sera fait comme vous le désirez. Seulement, il me faut retarder un peu à cause de l'abondance des articles de ce genre. Votre travail est bien réussi. Mes remerciements et à bientôt.

Bella.—Votre pièce de vers "l'Homme" paraîtra dans le numéro prochain. Nul doute qu'elle sera goûtée, comme tout ce qui émane de vous, ma gracieuse amie. Si je vous ai aimée !—A.

LA MODE

Ne pas mentionner les nouveautés charmantes et luxueuses qui naissent chaque jour du cerveau de nos grands maîtres de la couture, est un crime de lèse-élégance ; d'autre part, décrire les extravagantes folies auxquelles se livrent certaines coquettes en renom, de celles qui régissent la mode, hélas ! me semble également un crime plus sérieux, qui pourrait entraîner les natures faibles dans une voie de luxe éperdu et coupable. Car, il n'y a pas à dire, nous nous acheminons à une ère de somptuosité telle, que les lois du moyen-âge seraient seules en état de refréner. Les étoffes chères et fragiles sont étalées, maintenant, dans tout magasin, comme une marchandise vulgaire ; les prix n'effraient plus les acheteuses ordinaires ; c'est du solide, disent-elles, une étoffe qui dure, telle qu'en portait ma mère ou ma grand-mère.

Oui, petite sophiste, mais votre mère ou votre grand-mère, surtout, portaient leurs robes plusieurs saisons, sans les transformer ; une belle robe était une belle robe pendant une ou deux années, la coupe ne variait pas en ces temps heureux de mois en mois, et une sorte d'étoffe était de mode pendant plusieurs années. De nos jours, une étoffe vue la saison précédente n'est plus très élégante et, pour être élégante, il faut porter une nouveauté inédite, fût-ce un tissu à torchons.

En cet ordre d'idées, est une nouvelle étoffe bourru et tissée assez lâche, qui ressemble assez aux tapisseries des portes d'entrée, qui est de cette même nuance de chanvre foncé, et très en vogue chez de certains tailleurs pour faire la robe-trotteur de matin avec la blouse-boléro.

Très élégante, à cause de sa bizarre extravagance, elle sera de peu de durée et seulement à la portée de celles qui peuvent laisser de côté une fantaisie aussitôt qu'elle a cessé de plaire, et la remplacer par une autre, sans dommage pour leur budget. Toutefois, en mode générale, il faut sacrifier aux étoffes d'aspect rude et grossier, pour les toilettes de tous les jours et demi-habillées, comme par contraste avec les toilettes habillées et du soir, qui sont de plus en plus chatoyantes, recherchées, raffinées. Quel luxe ! quel luxe ! Applications de velours sur drap, incrustations de dentelle dans ces applications qui sont elles-mêmes rehaussées de fil d'or et de perles, c'est fou de recherches fastueuses. Le crêpe de Chine lui-même, qui était considéré jusqu'ici comme le plus luxueux et le plus coûteux des tissus, trouvé trop terne, a été perfectionné de telle sorte qu'il est devenu plus brillant,

plus chatoyant... et naturellement plus cher. Il sera très employé, cet hiver, sous le nom de *météore*.

Beaucoup de couleurs claires... et voyantes, pour les toilettes habillées, recouvertes de longs vêtements qui les dissimuleront un peu à la ville. Mais même ces toilettes habillées et claires seront faites avec des étoffes bourruées et souples : homespun, zibeline, vigogne, drap d'Ecosse, etc., etc.

Les vécutas, prunelles, draps unis et satins antiques sont parmi les nouveautés à la mode.

De nouvelles étoffes en laine et soie mélangées seront très employées pour faire des blouses.

Le printemps 1902 sera une saison de blanc ; on portera aussi bien des tissus légers, comme la mousseline que le piqué.

Des robes toutes prêtes pour la doublure sont offertes, dans les grands magasins de New-York. Ces robes sont généralement en net, dentelles, velours et soies appliqués, et sont coupées d'après les derniers modèles.

Les corsages séparés ont toujours la suprématie, et continueront à l'avoir. Il y en aura de ravissants en panne, velours et en soie brochée, genre "viscose" imprimé. Les nuances claires et le blanc seront les plus à la mode. Pour porter tous les jours, on verra des masses de blouses en velours et en soie de couleurs foncées. Quant aux manches, il y en a une variété sans fin, une des plus en faveur étant plissée ou cordée dans le sens vertical.

Il paraît que la mode va nous habiller de vert. Ce sera l'uniforme des élégantes de cet hiver.

Tous les verts y passeront ; vert émeraude, pour les robes de velours aux lourdes retombées, aux cassures nettes ; vert d'eau pour les légères robes du soir, vert pastel, le plus avantageux, le plus seyant pour la généralité des femmes, dont le type ne s'accommoder pas des tons trop accusés, vert bouteille ou vert olive, pour certaines brunes ou pour certaines blondes délicates qui peuvent se permettre toutes les autres.

La mode est bien tyrannique, car toutes les carnations ne s'accommoderont point de cette teinte un peu ingrate.

A LA CUISINE

Tartes à la crème.—Dans une chopine de crème, délayez deux cuillerées de "corn starch", ajoutez ensuite quatre œufs bien battus avec une tasse de sucre, gros comme un œuf de beurre. Mettez à bouillir deux chopines de lait et versez dessus. Aromatisez au goût et faites cuire dans des moules profonds avec une couverture de pâte feuilletée.

Boules de neige.—Une pinte de crème épaisse bien sucrée et vanillée est versée dans un grand vase en verre. D'autre part, il faut battre en neige trois blancs d'œufs avec une tasse de sucre en poudre et y ajouter assez de gélatine rouge dissoute pour colorer la neige. Lorsque celle-ci est bien consistante, la laisser tomber par cuillerées dans la crème et conserver ensuite dans un endroit frais.

Choux en pain.—Faites blanchir des choux à l'eau bouillante salée, égouttez et pressez fortement, afin d'en faire sortir toute l'eau ; hachez-les finement. Vous beurrez une casserole et la saupoudrez de chapelure, mettez au fond une couche de chou et au-dessus une couche un peu moins épaisse de chair à saucisses, encore des choux, de la chair à saucisses, en vous arrangeant de manière à ce que la dernière couche soit de choux ; couvrez d'une mince barde de lard ; faites cuire à four doux ; démoulez et servez, saucé d'une sauce rousse très montée.

A côté d'ingénieuses être, qui facilité sommes la théorie recherche plaisent au mouvent en M. Mar sciences, e cherches. donné des très impor prises, par Nous ne p là, quoiqu son nom s les salons Fréquent nos lecture ments app ment ou à vant aussi lous s'est o role. Au cours titut, sur nous a révé sont prolong à reproduir à reproduction, le toute langu de la même simples, co des formes de mots. Ce jour-l le pense, la Avant d' able, la tr voyelles, te age, rappé dont se com formé par qui peut é par un cour centimètres est interrom cordes vocal que les liga excellence d Au-dessu coles des co spécialement devoir être vocal, partic reil phonate la bouche, q teurs. Ajoutons suivant la fo pris entre si selon les calc ceptibles va conde. Le c où le Dr Ma L'expérim formation de a commencé ble de l'a précises de se man, Auerl récentes de appareil, do loin, qui lui phie, les dif dans un temp

LA SYNTHÈSE DE LA PAROLE

A côté des grandes découvertes ou des inventions ingénieuses qui apportent à l'homme plus de bien-être, qui multiplient en quelque sorte son activité ou qui facilitent cette lutte pour la vie à laquelle nous sommes tous condamnés, il y a l'immense domaine de la théorie spéculative, de la science pure, aussi de la recherche expérimentale, où tant d'esprits se complaisent aux problèmes les plus ardues en apparence, souvent en réalité les plus féconds.

M. Marage, docteur en médecine et docteur en sciences, est un de ces esprits distingués dont les recherches, d'ordre purement scientifique, ont déjà donné des résultats pratiques utilisables, parfois même très importants, consacrés d'ailleurs, à plusieurs reprises, par l'Institut et par l'Académie de médecine. Nous ne parlons donc pas d'un nouveau venu, loin de là, quoique M. le Dr Marage soit jeune encore et que son nom soit plus familier sous les coupolas que dans les salons mondains.

Fréquemment, nous avons eu l'occasion de tenir nos lecteurs au courant des principaux perfectionnements apportés aux appareils destinés à l'enregistrement ou à la transmission de la voix humaine. Le savant aussi modeste que consciencieux dont nous parlons s'est occupé, lui, de réaliser la synthèse de la parole.

Au cours d'une récente communication faite à l'Institut, sur cette intéressante question, le Dr Marage nous a révélé par suite de quelles expériences—qui se sont prolongées pendant cinq années,—il était arrivé à reproduire exactement, avec une sirène de son invention, les cinq voyelles fondamentales, base de toute langue. Nul doute qu'il ne puisse, en procédant de la même manière, obtenir la synthèse des syllabes simples, comme *ba, be, bi, bo, bu*, par exemple, puis, des formes plus compliquées, et arriver enfin à la reproduction mécanique de n'importe quelle succession de mots.

Ce jour-là, qui n'est peut être pas si éloigné qu'on le pense, la machine parlante sera inventée.

Avant d'exposer, en termes aussi clairs que possible, la très curieuse théorie de la formation des voyelles, telle que l'a définitivement établie M. Marage, rappelons brièvement les parties essentielles dont se compose l'appareil vocal. Le larynx, d'abord, formé par les cartilages supérieurs de la trachée et qui peut être considéré comme un conduit traversé par un courant d'air sous une pression variable (316 centimètres d'eau). Pendant la phonation, ce courant est interrompu plus ou moins complètement par les cordes vocales, qui ne sont autres, ainsi qu'on sait, que les ligaments inférieurs de la glotte, organe par excellence de la voix humaine.

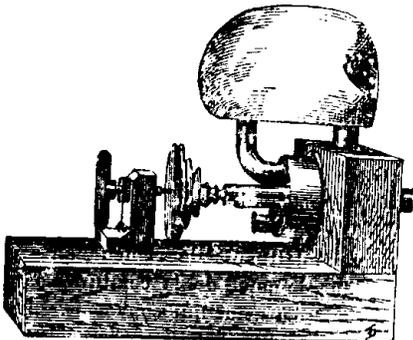
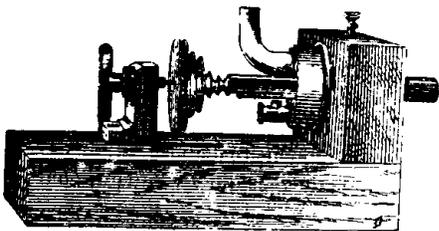
Au-dessus des cordes vocales se trouvent les ventricules des cordes vocales de Morgagni, dont M. Marage a spécialement étudié le rôle, et auxquels semblent devoir être attribuées les caractéristiques du timbre vocal, particulier à chaque individu. Enfin, l'appareil phonateur se complète par le pharynx, le nez et la bouche, qui remplissent les fonctions de résonateurs.

Ajoutons ici que la cavité buccale peut renforcer, suivant la forme qu'on lui donne, tous les sons compris entre si^2 , et si^6 , soit quatre octaves. En outre, selon les calculs de Despretz, la limite des sons perceptibles varie entre 32 et 700 vibrations à la seconde. Le champ est donc infiniment vaste, que celui où le Dr Marage a placé son domaine.

L'expérimentateur, pour arriver à la théorie de la formation des voyelles, qui fait l'objet de cet article, a commencé par l'opération préliminaire et indispensable de l'analyse. Abandonnant les méthodes peu précises de ses prédécesseurs, Helmholtz, König, Hermann, Auerbach, Bourseul, perfectionnant celles plus récentes de Schneebeli et de Samojloff, il a créé un appareil, dont la description nous entraînerait trop loin, qui lui a permis d'enregistrer, par la photographie, les différentes sortes de vibrations produites, dans un temps donné, par toutes les voyelles.

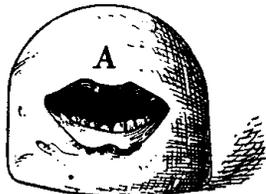
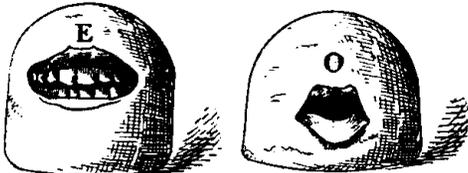
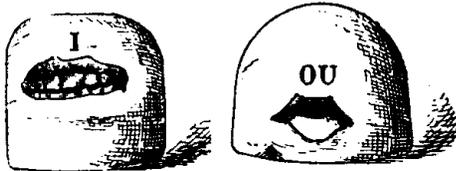
Il a ainsi trouvé que les voyelles I, U, OU étaient représentées graphiquement par une vibration simple ; E, EU, O par un groupe de deux vibrations, et A par un groupe de trois vibrations. Après avoir analysé les voyelles parlées, chantées, et avoir déterminé leurs vocables ou notes correspondant à chacune d'elles, M. Marage s'est occupé de l'opération inverse, plus délicate encore : la reconstitution des voyelles d'après leurs éléments.

On va voir que, sous une apparence plutôt sévère, ces recherches devraient offrir, même aux profanes de l'acoustique, un intérêt primordial.



Sirène donnant, en haut, la voyelle émise par le larynx seul, en bas, la voyelle parlée

La figure 1 montre la sirène imaginée par le Dr Marage pour faire la synthèse en question. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'on appelle sirène, en terme de physique, un instrument qui permet de produire à volonté des sons de hauteur variable en calculant, en même temps, le nombre de vibrations correspondant à ces sons.



Moulage de la bouche prononçant une voyelle

Dans l'appareil que nous décrivons, lequel est mis en mouvement au moyen d'une courroie sans fin et d'une dynamo de 110 volts, le plateau inférieur est percé d'une seule fente triangulaire, représentant l'ouverture de la glotte. Le plateau supérieur est percé de fentes égales et dirigées suivant les rayons du disque mobile. Ce dernier se trouve renfermé dans une petite caisse cylindrique, qu'on aperçoit sur le côté intérieur de l'instrument. L'air, arrivant par la face postérieure, sous une pression assez faible, s'échappe par le tube perpendiculaire coudé, disposé à hauteur de l'espace glottique.

Pour reproduire A, il suffit de pratiquer dans le plateau mobile, trois fentes ouvertes, séparées par un intervalle plein, de manière à obtenir un groupement de trois vibrations. Pour reconstituer l'E et l'O, il faut que les fentes du disque mobile soient pratiquées par groupes de deux. Elles seront très larges pour O, et au contraire très étroites pour E. Enfin, si l'on veut reproduire I et OU, on fera des ouvertures équidistantes, larges et triangulaires pour OU, petites et longues pour I.

Ceci donne bien la synthèse des cinq voyelles, mais il y manque le timbre, l'accent, la vie, ce je ne sais quoi qui constitue comme le caractère de la parole humaine. Si l'appareil phonateur ne se composait que du larynx et des cordes vocales, nous parlerions exactement comme la sirène du Dr Marage. Nous avons vu qu'il y a autre chose...

Grâce à l'aide de son confrère, M. Roussel,—et c'est ici surtout que deviennent vraiment suggestives dans leur nouveauté les recherches du savant praticien,—il a pu mouler l'intérieur complet de la cavité buccale, en lui conservant la forme qu'elle prend lorsqu'on prononce une voyelle donnée. Il a fait également construire les ventricules de Morgagni, en suivant les dimensions indiquées par l'anatomiste Sappey, et ce sont ces cinq moulages, que montre la figure 2, qui, ajoutés à la sirène où ils feront l'office de résonateurs, vont donner le timbre de la voyelle dont nous n'avions entendu tout à l'heure que le chuchotement. Cette fois, la reproduction est complète, parfaite même : la synthèse a confirmé les résultats promis par l'analyse.

De plus, au moyen de ces moulages, on peut déterminer la voyelle, autrement dit la note qui accompagne chaque voyelle. Ces vocables varient un peu, suivant la forme du résonateur buccal, mais elles se rapprochent beaucoup, quel que soit l'individu, des notes suivantes :

OU	O	A	E	I
rés	fa ₃	sol ₃	si ₃	ré ₄

On voit donc que, pour prononcer la succession des voyelles, dans l'ordre indiqué ci-dessus, la voix s'élève exactement d'une octave, ce qui ne laissera pas d'étonner bien des gens auxquels jamais l'idée ne serait venue qu'ils chantaient en parlant,—comme M. Jourdain faisait de la prose,—sans le savoir.

Cette synthèse complète, confirmée par les expériences personnelles du Dr Marage et celles de M. Samojloff, réalisées dernièrement au laboratoire de Koenigsberg, a permis à l'auteur de cette ingénieuse méthode de construire un acoumètre type grâce auquel il devient aisé de mesurer l'acuité auditive, avec une extrême précision. Le même appareil, qui a, du reste, été couronné par la Faculté de médecine, peut faire fonctions le masseur du tympan et améliorer considérablement certains cas de surdité, en reproduisant sur la membrane de l'oreille, avec une intensité graduée, les vibrations fondamentales de la parole.

Comme nous le disions au début de cet article, les applications du principe découvert par le Dr Marage sont très nombreuses, surtout dans le domaine pathologique. Nous venons d'en citer une, la plus importante peut-être ; il y en a d'autres.

Ainsi, on pourrait profiter de ces expériences pour l'éducation des sourds-muets, laquelle s'en trouverait considérablement facilitée. De même pour l'enseignement du chant, si peu scientifiquement donné en général, et pour l'étude d'appareils acoustiques appropriés à chaque cas.

M. Marage propose également de modifier, d'après ses méthodes, les sirènes des navires, afin de leur faire chanter toute une gamme parlante, ce qui permettrait d'établir un alphabet international. Et pourquoi pas ? Bien d'autres inventeurs y ont déjà songé, qui n'avaient ni les connaissances techniques ni l'autorité du Dr Marage.

EDOUARD BONNAFFE.

(Extrait du *Magasin Pittoresque*).

Examen de géométrie :

—Voyons, mon ami, définissez-moi le cercle.

—C'est un endroit où papa va se faire nettoyer tous les soirs.

NOTES ET FAITS

Le tsar vient encore de rendre hommage à la langue française. Il n'y a pas de petites attentions.

La dernière circulaire de l'administration des postes et télégraphes russes prescrit que tous les colis, télégrammes et lettres pour l'étranger devront porter une adresse en langue française, sans quoi l'administration n'est plus responsable.

Mgr Rinaldini, nonce papal à Madrid, est probablement le seul prélat qui puisse se vanter d'avoir eu un roi comme servant de messe. De passage à San-Sébastien, il y a quelques jours, Sa Grandeur fut invité à célébrer l'office divin dans la chapelle particulière du palais, et le servant de la messe qu'il eut en cette occasion n'était autre que le jeune roi Alphonse, qui s'est acquitté de sa tâche comme si de sa vie il n'avait pas fait autre chose.

C'est un hospice pour millionnaires. Cette fondation ne pouvait surgir qu'au pays où fleurissent les milliardaires, aux Etats-Unis.

Richard Ferris, pendant cinquante ans président de la Banque de New-York, vient d'acheter le château historique de Poughkepsie. Il a utilisé pour cette acquisition les fonds laissés à cet effet par un de ses amis, M. Samuel Puigle.

L'hospice est réservé aux ex-millionnaires seuls, ceux qui ont fait et perdu leur fortune.

Il paraît que ces malheureux sont légion aux Etats-Unis.

Un médecin américain applique, avec beaucoup de succès, depuis déjà assez longtemps, aux personnes atteintes de maladies nerveuses, un remède fort original et facile à suivre, surtout pour les personnes douées d'un caractère aimable : il leur ordonne simplement de sourire le plus souvent et le plus longtemps possible...

Vous riez ? Eh ! bien, faites l'essai sur vous-même ; relevez les deux extrémités de votre bouche, puis baissez-les, vous serez surpris de l'effet produit, et l'on conçoit que ce système, rationnellement appliqué avec persistance puisse avoir de bons résultats, surtout dans les cas nerveux.

Les Anglais se sont fâchés quand on insinua, au moment de la mort de la reine Victoria, que la malheureuse guerre poursuivie malgré elle dans l'Afrique du sud avait abrégé ses jours.

Or, voici qu'il y a deux jours, lord Roberts, en inaugurant une statue de la reine, prononça ces mots : "Je ne puis m'empêcher de croire que, n'eût été l'intense anxiété qui lui fut causée par la guerre dans le Sud de l'Afrique, n'eût été le profond chagrin que lui fit la perte de tant de ses dévoués marins et soldats, la perte enfin de son petits-fils, elle pourrait encore être au milieu de nous."

On n'est trahi que par les siens.

Savez-vous pourquoi il y a plus d'hommes chauves que de femmes sans cheveux ? Non. Eh bien ! le docteur Delos Parker, de Détroit (Michigan), va nous le dire. C'est... parce qu'ils ne portent pas de corset.

"L'homme, dit le docteur Parker, respire avec tout son ventre ; il s'ensuit que les pointes des poumons restent inactives et deviennent le centre de distillation d'un poison qui est pernicieux pour la chevelure.

"La femme, par contre, respire de la poitrine ; les mouvements des poumons sont plus forts, plus complets et voilà pourquoi elle a une chevelure qui lui est fidèle jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne reste plus aux hommes qui veulent conserver leurs cheveux qu'à porter un corset, et lorsqu'on reprochera aux femmes de se serrer trop elles répondront : "Nous voulons garder nos boucles."

De nombreux commerçants londonniens ont engagé

de grandes dépenses en vue du grand couronnement du roi Edouard. Si celui-ci vit, ils feront de gros bénéfices, mais si le roi meurt, ils subiront des pertes considérables. Or, Edouard VII vient d'être malade et, bien que l'indisposition ait été légère, la peur s'est emparée des bons commerçants londonniens. Ils se sont alors retournés vers les compagnies et ils ont pris une assurance sur la vie du roi.

D'après un journal anglais, le taux qui leur a été demandé pour un an est de 10 livres et demie par cent livres.

A ce betting spécial, la vie du roi est donc cotée à 10 contre 1 et il s'ensuit que le négoce londonnien estime qu'il y a un dixième et demi de chance pour qu'Edouard VII meure avant son couronnement.

Le commerçant est sans pitié !

Il est extrêmement difficile de surveiller le Vatican, à cause de son immensité d'abord, et, aussi, en raison de la multitude de gens qui y viennent, pour un motif ou pour un autre.

Au printemps, un individu put, malgré les gardes-nobles, se glisser dans la garde-robe du cardinal Rampolla. Là, il revêtit tranquillement un costume de cardinal et se rendit à la chapelle Sixtine, où avait lieu une des cérémonies religieuses du carême. Tous les suisses, sur le parcours, de rendre avec leur hallebarde les honneurs militaires à ce prince de l'Eglise. Un garde, plus fin que les autres, s'aperçut cependant que le faux cardinal avait revêtu la pourpre en carême, ce qui, de mémoire de garde-noble, ne s'était jamais vu. La tenue violette est de rigueur, en saison de jeûne. De plus, le nœud de la ceinture se trouvait fait du côté opposé à celui qui convenait. Le garde courut chercher les gendarmes. C'est plus difficile qu'on ne croit de se déguiser en cardinal.

Un officier du général Botha a rapporté une bien jolie anecdote.

C'était pendant la bataille de Colenso, de sanglante mémoire.

Depuis l'aube, on se battait sans répit, sous le soleil ardent, Boers et Anglais disséminés sur une énorme étendue et dissimulés derrière des retranchements naturels : pans de rocher, bosquets de mimosas...

Les combattants, des deux côtés, ne se déplaçaient qu'en rampant, la fusillade foudroyant sur le champ tout homme assez mal avisé pour risquer d'autres genres de locomotion.

Dans l'après-midi, Botha, en faisant l'inspection de ses lignes, découvre, commodément assis derrière un klip (pan de roc), un vieux burgher qui fume sa pipe et qui voyant s'approcher le général se met à astiquer son fusil.

—Comment ! s'exclame Botha, tu restes là à fumer tandis que tes camarades se battent depuis le lever du soleil ? Tu n'as pas honte ?

—Non, général, je n'ai pas besoin de me battre... Ik is de vesterking ! (Je suis les renforts !)

Sait-on quelle est la grande mode, en ce moment, à Bucharest ? Non, sans doute, car il s'agit d'une mode toute récente, si nous en croyons les journaux mondains viennois.

Cela s'appelle le tatouage photographique, et cela consiste à se faire imprimer sur les bras, sur la poitrine, voire aussi dans le dos, le portrait de sa femme, de ses enfants ou le sien propre, au moyen d'un procédé chimique.

L'opération est assez longue. Il faut d'abord épiler soigneusement la partie du corps sur laquelle on veut imprimer le portrait. Puis cette partie est enduite d'une couche très légère d'un produit spécial, qui est aussi sensible que du papier photographique. On obtient, grâce à cette composition, un tatouage inaltérable et d'une extrême netteté, aussi bien pour le portrait que pour le paysage "sur peau".

Beaucoup de grandes dames et quelques messieurs très snobs se sont déjà soumis à l'opération, qui dure de trois à quatre heures et coûte de 250 à 300 francs. Une bagatelle !

Il paraît que, contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, où le taux de la nuptialité diminue tous les ans dans des proportions plus ou moins sensibles, on se marie trop en Serbie, beaucoup trop ; à tel point que, sur l'invitation formelle d'un groupe important de députés à la Skoupchtina, le gouvernement étudie les mesures à prendre pour enrayer ce nouveau genre d'épidémie.

On sait, ou plutôt on ne sait pas généralement qu'il existe en Serbie des caisses d'épargne gérées par des particuliers, mais sous le contrôle de l'Etat, qui ont imaginé, depuis quelques années, d'offrir une prime assez élevée à ceux et à celles qui, ayant un dépôt de 2,000 dinars au moins, contracteraient mariage. Le but était très louable, puisqu'il tendait précisément à réagir contre l'indifférence matrimoniale contractée un peu partout. Malheureusement, ce système de primes était si tentant que beaucoup de jeunes gens se mariaient dès dix-huit ans, pour toucher l'argent, ce qui donnait des unions déplorables et amenait de nombreux divorces.

Pasteur, dont on vient d'inaugurer le monument à Arbois, était distrait, à l'exemple de tant d'autres grands hommes. On sait de plus combien il tenait à ses opinions et quelle véhémence il mettait à les défendre.

Après la guerre, il était allé se reposer quelques jours dans la famille de son disciple préféré, à Clermont. Le premier soir, au dîner, la discussion s'engage sur la question religieuse. Pasteur avait la foi. Son élève était plus que sceptique.

La controverse est tout de suite très vive, si bien qu'au potage, le grand savant est déjà hors de lui. Et bientôt il a tout à fait oublié chez qui il se trouve, et comme s'il était encore dans sa chaire, il crie tout à coup à son jeune contradicteur, sur un argument un peu vif que celui-ci s'est permis :

—Monsieur, vous êtes un impertinent... Sortez ! Et il lui montrait la porte.

Le jeune homme savait respecter les distractions du maître. Et il s'en alla de chez lui, dîner à l'hôtel voisin... où quelques instants après Pasteur venait le chercher, souriant et s'excusant.

Nul ne doutait que la foi du grand homme fût sincère ; mais l'aurait-on crue si agissante !

C'est au pays où les missionnaires apprennent aux nègres à connaître Dieu et la Vierge Marie.

Un négriillon d'une dizaine d'années venait de sortir de la hutte qu'il habitait. Noir, il l'était, de vraie couleur de poêle ; ses yeux brillaient comme deux lumières étincelantes ; sa figure montrait un enfant intelligent.

Il n'avait fait que peu de pas lorsque, voyant passer un blanc, il va à lui. C'était un soldat de la fière Albion, un Anglais. Ils se saluèrent, et une conversation s'engagea.

Le négriillon avait passé à son cou un scapulaire qu'un missionnaire, à son dernier passage, lui avait donné ; il le portait fièrement et ostensiblement.

—Qu'est-ce que tu portes-là ? lui demanda l'officier. A quoi peuvent être utiles ces deux petits morceaux d'étoffe dont l'un retombe sur ta poitrine ? Le Père, en te donnant cela s'est moqué de toi.

Qu'un protestant tienne ce langage devant un enfant, et sérieusement, il n'y a rien là qui puisse étonner.

Mais le négriillon ne prit point ces paroles en riant. Sa figure s'illumina par ses yeux qui semblaient lancer des rayons de feu. Il regarda d'abord fixement l'officier, comme pour lui reprocher ses paroles injurieuses.

—Et vous, dit le petit nègre, pourquoi portez-vous ce ruban, à la boutonnière de votre habit ? A quoi cela peut-il être utile ? Le blanc qui vous l'a donné s'est-il moqué de vous ? Non. Ce ruban, c'est la marque que vous êtes un bon serviteur de votre reine. Eh bien ! vous êtes un bon serviteur de votre reine. Eh bien ! ça, en levant son scapulaire, ça c'est la marque que je suis serviteur de la reine de toutes les reines, de Maria, Mère de Jésus.

L'Anglais, honteux et confus, s'en alla sans demander son reste.

Lorsque
Il conten
Les flots
Semblen

Ce mona
Ses joya
Sous l'éc
Font bri

L'astre r
Son pala
Qu'un m

Laissant
Que déro
Jeter un

Force



SOLEIL COUCHANT

A. M. Firmin Picard.

Lorsque le soleil penche aux contours du vallon,
Il contemple le monde, aux bords des eaux limpides
Les flots harmonieux, bercés par l'aquilon,
Semblent phosphorescents, sous ses reflets splendides !

Ce monarque puissant est fier de son blason :
Ses joyaux enchâssés aux filices des Laurentides,
Sous l'écume du fleuve, au gré de la saison,
Font briller l'auréole au front des Aréides.

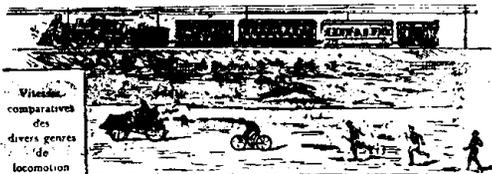
L'astre riant éclate en son royal séjour !
Son palais resplendit aux derniers feux du jour,
Qu'un mirage enchanteur illumine à la vue.

Laisant traîner sur l'onde un sillon lamé d'or,
Que dérobe la nuit, dont l'ombre vient encor
Jeter une aile noire au travers de la nue.

ULLA.

dont je vais rapporter quelques-uns, persuadé qu'ils amuseront nos lecteurs.

La bicyclette, bien construite est peut-être, toutes proportions gardées, la chose la plus forte qui soit au monde. Ainsi une routière pesant 13 à 14 kilogrammes, portera sans déformation aucune un poids représenté par une colonne de dix cyclistes montés sur les épaules les uns des autres. En supposant que le poids moyen de ces hommes soit de 67 ou 68 kilogrammes, elle portera donc plus de 50 fois son propre poids.

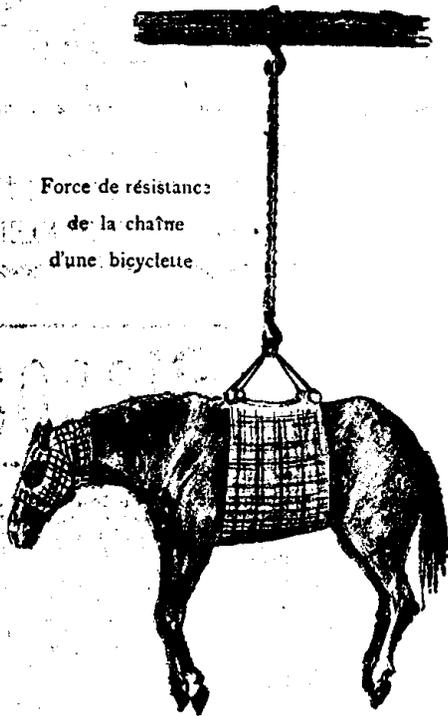


Bien entendu, dans ce cas comme dans les suivants, le fardeau doit être appliqué dans le sens de la plus grande résistance de la machine, c'est-à-dire perpendiculairement et non latéralement.

Les différentes parties qui la composent ne doivent pas être moins résistantes que l'ensemble. En effet, les billes d'acier dont les coussinets sont munis, sont pour ainsi dire indéformables. Une bille de 3 millimètres 17 de diamètre résiste à une pression de plus de 560 kilogrammes ; et celle de 5 millimètres 94, à une pression supérieure à 4,000 kilogrammes.

Une jante de roue, sans rayons et sans moyeu, peut porter trois hommes sans fléchir. Le cadre est fait pour soutenir une charge de 10,000 kilogrammes, c'est-à-dire le poids d'un wagon de marchandises complètement chargé. C'est dans le cadre que réside toute la force de la machine, et on le fabrique en conséquence. La barre supérieure de ce cadre, prise seule, ne pliera pas sous le poids de seize hommes ou de 1,000 kilogrammes. La chaîne, qui est si mince et paraît si fragile, est capable de résister à une traction de 716 kilogrammes ; de sorte qu'on pourrait y suspendre un cheval de charrette sans risque pour la chaîne ni pour l'animal. Prenez un rayon de la roue, ce n'est qu'une simple vergette, qui plie sous la main et qu'on brisera d'un effort ; eh bien ! soumettez-la à une traction verticale de 76 tonnes, le poids d'un gros canon, elle résistera.

Force de résistance de la chaîne d'une bicyclette



De même que la bicyclette peut être regardée comme l'instrument le plus fort qui existe, elle est aussi le moyen de locomotion le plus rapide, à l'exception de la locomotive et du ballon dans le vent. On compte que la locomotive d'un train chargé, allant à bonne vitesse, fait un mille, soit 1,609 mètres en 40 secondes. Une bicyclette peut couvrir la même distance en 1'35" 2/5. A un cheval il faut 1'35" 1/2 ; un pa-

timeur mettra 2'55" 1/2, un coureur 4'12" 3/4, et un marcheur 6'23" .

Il est probable que la bicyclette ne fera plus de progrès au point de vue de la vitesse. Il n'y a pas d'intérêt pratique à aller au delà. Il y en a, au contraire, à rester en deçà de ces limites, tant pour la sécurité du cycliste que pour celle des gens qu'il peut rencontrer. C'est surtout vers la force et l'efficacité du frein que l'attention des constructeurs se porte, ainsi que sur des améliorations de détail, toujours possibles, en vue de diminuer les frais de fabrication et par conséquent les prix de vente, tout en ajoutant à la légèreté la solidité de la machine.

JEUX ET AMUSEMENTS

VERS A TERMINER

Ornement du siècle ou nous—
Vous n'aurez rien de moi,—
Que pour les vers et le—
Vous êtes le premier des—

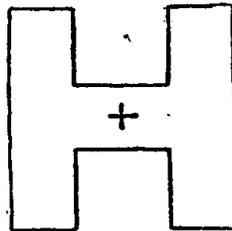
MÉTAGRAME

Je suis, sur mes cinq pieds, un duché d'Italie ;
Prodige merveilleux,
Lecteur, changez mon chef, un ordre de Syrie,
Une perle des yeux.

HISTOIRE NATURELLE-PROVERBE

Etant donné les noms de plantes suivantes : Marguerite, Pâquerette, Lilas, Jasmin, Camélia, Violette, Hélio trope, Véronique, Nénuphar, Caltha, Rose, Lis, Verveine, Réséda, Dahlia, Pensée, Pavot, leur prendre à chacun une lettre pour former un proverbe connu.

PROBLÈME.—D'UN SEUL COUP DE PLUME



On se trompe souvent, à première vue, sur les difficultés qu'offre un problème. Ainsi nous sommes persuadés que beaucoup de nos lecteurs vont s'écrier que la solution de celui que nous leur présentons est impossible à trouver, lorsque nous

leur dirons qu'il s'agit de tracer d'un seul coup de plume la lettre H et la croix que représente notre figure, sans faire un seul pli au papier.

Eh bien, non ! la solution n'est pas impossible... Elle est même très facile.

Il n'est pas douteux qu'après un moment de réflexion, nos lecteurs ne résolvent cette question.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 914

Problème chiffré.—La seule mine qui ne s'épuise pas depuis qu'on l'exploite, c'est la bêtise humaine.

Enigme.—As.

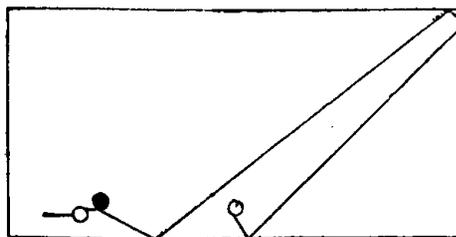
Logogriphe.—Bœuf et œuf.

Explication du rébus (voir no 913).—Un sot ne s'admire jamais tant que quand il a fait une sottise.

Explication mot à mot : 1 seau, nœud, SAD mire JA, mai, TAN queue, camp, T'île A faiz, T'hune seau. TISE.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE



Attaquer sa bille un peu au-dessus du centre et légèrement à droite. La rouge 1/4 par un coup de queue légèrement fouetté.

Force et résistance d'une bicyclette

Un homme d'Etat anglais, M. Balfour, a dit que le bicycle était "la plus grande invention civilisatrice du siècle."

Il est permis de ne pas partager son enthousiasme. Une invention qui transforme la moitié de la population des deux sexes en coureurs occupés avant tout de leurs records et des qualités de leur machine, qui pousse les jeunes gens à rouler sur route à la file ou en peleton, sans échanger que des bouts de phrase heurtés en style télégraphique, qui a fait baisser de 50 pour 100 la vente des livres et, pour beaucoup, virtuellement supprimé la lecture, me paraît, en fait de vertus civilisatrices, n'avoir rien de trop. Je sais bien ce qu'on peut dire de la facilité plus grande des communications et de la commodité des voyages. Mais je me refuse à croire que le cycliste qui, tous les dimanches, pique des pointes de cinquante à soixante kilomètres autour de la ville qu'il habite, qui enregistre de temps en temps le record de Paris à Bordeaux ou de Marseille à Paris, et qui, pendant les vacances, couvre des quantités de miles sur les routes d'Allemagne ou de tout autre pays, soit un agent de civilisation bien remarquable pour les contrées qu'il traverse, ni qu'il se civilise sensiblement lui-même en les traversant.

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Le fabuliste a raison de donner à cette pensée la forme hypothétique ; ceux-là ne sont pas rares qui voient beaucoup et ne retiennent rien. D'ailleurs eût-on retenu tout dans la chambre noire de sa mémoire avec la plus impeccable

fidélité, qu'on aurait, à coup sûr, des provisions d'images, de scènes, d'anecdotes, de pittoresque, en un mot, mais qu'on n'aurait pas, ni pour soi ni pour les autres, fait avancer d'un demi-tour de roue la civilisation.

Quoi qu'il en soit, la bicyclette est un instrument très utile, dont on abuse, je le crains fort, mais qui intéresse tout le monde, même les quelques retardataires qui n'en font pas. Rien de ce qui la concerne, pour parodier un mot antique et célèbre, ne saurait nous rester étranger. On l'a considérée sous toutes ses faces et à tous les points de vue. On l'a soumise à des comparaisons inattendues et à de curieux calculs,



THEATRE DE LA GAITE

Une pièce délicieuse, à la musique ravissante, avec une mise en scène où les costumes rutilants des toréadors espagnols jettent leur note claire et gaie, voilà ce qu'est *La Princesse des Canaries* que M. Darcy a choisi pour cette semaine.

Tout Montréal voudra aller applaudir nos excellents artistes de la Gaieté dans leurs rôles respectifs. Voici les principaux : *Pépita*, Mme Clara Dartigny ; *Inès*, Mlle Angèle D'Arcy ; le *Général Pataqués*, M. Darcy ; le *Général Bombardos*, M. Soulier ; *Pedrilla*, M. Mery ; *Inigo*, M. Arumini, etc., etc.

M. Darcy a fait broser de magnifiques décors parmi lesquels on distingue le tableau final du cirque avec son défilé de picadors, d'espadas, etc.

Les costumes, riches et nombreux comme toujours, sortent des ateliers de M. Pontou, le grand costumier.

Voilà donc en perspective pour cette semaine de splendides représentations, auxquelles voudront assister tous les amis et admirateurs de notre théâtre favori d'opérettes qui, de jour en jour, progresse et marche à grands pas dans la voie du succès. C'est dû à l'intelligente direction administrative et artistique qui cherche à satisfaire toujours d'avantage le public : à la cohésion et à l'excellence de la troupe composée d'artistes connus et appréciés ; à la beauté du théâtre, qui est devenu le rendez-vous à la mode de toute la société élégante et raffinée de Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

— Quand la petite partie d'un œuf vient sur l'eau, c'est signe qu'il est frais.

— Il y a cinquante ans, il n'y avait pas un chrétien dans les îles Fiji ; maintenant il n'y a plus de païens.

— Aux Etats-Unis on emploie annuellement 390,000 pieds cubes de pin pour la fabrication des allumettes.

— Manitoba donne, cette année, 50 millions de boisseaux de blé, et le Nord-Ouest 100 millions. C'est l'évaluation donnée par sir Wm Van Horne.

— Des chimistes ont extrait du goudron : 16 nuances de bleu, 16 de jaune, 12 de orange, 9 de violet et plusieurs autres couleurs.

— Il est rumeur que la session provinciale sera ouverte au commencement de novembre prochain et qu'elle se terminera avant les fêtes.

— Le premier canal construit aux Etats-Unis, a été le canal Middlesex entre Boston et Concord, Mass., il a été construit en 1804.

— Le point culminant atteint en aérostat est de 26,160 pieds. Deux des trois aéronautes qui firent l'ascension furent asphyxiés.

— Par suite du recensement en France, la prochaine Chambre des députés comprendra 589 députés au lieu de 581, chiffre de la Chambre actuelle.

— On dit que le maire de Québec et le maire de Montréal seront sires lorsque sir Wilfrid Laurier sera élevé à la pairie. Ils n'auront rien perdu pour avoir attendu.

— Durant les derniers cinq mois, 83,000 Irlandais se sont expatriés pour venir chercher en Amérique une subsistance plus facile. De ce nombre, 63,000 se sont établis aux Etats-Unis, et les autres au Canada.

POUR GUERIR LA MALADIE DES NERFS

L'anémie ou l'affaiblissement du sang, est une des principales causes de la maladie des nerfs. Constater la cause c'est indiquer le remède, le traitement avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

THEATRE DE L'OPERA COMIQUE — 1861, RUE SAINTE-CATHERINE

OUVERTURE DE LA SAISON * **LUNDI LE 4 NOV.** * Avec le célèbre Opéra Comique

LA FILLE DU TAMBOUR MAJOR

Tous les soirs, à 8.15 — Matinée, le samedi, à 2.15.

PRIX DES PLACES : Soirée — \$1.00, 75c., 50c. et 25c.
Matinée — \$1.00, 50c., 35c. et 20c.

SEMAINE DU 11 NOVEMBRE : — **LE PETIT DUC**

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

R. DARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine

Téléphone Bell, Est 1954.

SEMAINE DU 4 NOVEMBRE **LA PRINCESSE DES CANARIES**

OPÉRA COMIQUE

Mme CLARA DARTIGNY dans le rôle de PEPITA

Riches costumes ! Nouveaux décors !

Tous les soirs à 8½ heures. — Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2½ hrs, 10, 15 et 25 cts

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

O. BASTIEN, Directeur

Tel. Bell Est 2067

R. HARMANT, Dir Artistique

SEMAINE DU 4 NOVEMBRE : **LA PLANTATION THOMASSIN**

Comédie en 3 actes de Maurice Ordonneau

LA FEMME. Comédie en 1 acte de Grenet-Daucourt

Prix des Places : - 15, 25, 40 et Loges : 50c.

MATINÉE TOUS LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS A 2 HEURES.

Matinées : 10, 15, 20, et loges 30c

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est, 1736

Bureau privé, Tél. Est 2017

GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 4 NOVEMBRE : **MICHAËL STROGOFF**

Grand drame militaire Russe

Grand ballet et Béatrice la plus petite danseuse du monde

MATINÉE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : **LE PIONNIER**

NOUVELLES A LA MAIN

Entre gens de lettres.
— Je viens de terminer un volume de nouvelles assez gaillardes et je cherche un titre...

— Vraiment ?
— Oui, un titre qui donnerait l'idée de quelque chose de lesté...
— Eh bien ! intitule ça... Pour lire en ballon !

Dans un atelier de couture.
— Mon amoureux est bien gentil, dit une petite blonde sentimentale ; il est employé dans un théâtre, et il me donne des billets...

— Le mien est bien plus gentil encore, dit une grande brune très positive ; il est employé dans une banque, et il me donne aussi des billets !

Le fils Molinchar veut absolument, après le déjeuner, braquer son objectif sur un ami de la maison.

Celui-ci oppose quelque résistance.
— Vous allez le chagriner, dit le papa Molinchar. Depuis qu'il a appris la photographie, ça l'amuse tant de faire des portraits !

— A ce compte, riposte l'ami, s'il avait appris la chirurgie, je devrais me laisser disséquer !

A l'école.
Le professeur. — Oui, mes enfants, les cheveux de notre existence sont tous comptés.

— Alors, qu'elle est le numéro de celui-ci, Monsieur ? interrompit le petit Peter, qui venait de s'arracher un cheveu et le présentait en riant au professeur.

— Ça, c'est le No 1, Peter, et voilà les Nos 2, 3, 4, 5... répliqua le professeur en tirant à chaque fois un cheveu de la tête du petit moqueur. Maintenant, veux-tu en connaître le total ?
— Aïe ! aïe ! non, Monsieur.

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 francs, sur chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez **LE MONDE ILLUSTRÉ**. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO. NEW-YORK.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout illustré. Sous ce titre : "Boîte aux lettres", des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Pianos Bell



Un cadeau de nocces pour une épouse de novembre. Eminement approprié, supérieurement acceptable, et délicieusement durable en ses effets, c'est l'un de nos superbes pianos qui subjuguent l'œil et l'oreille en même temps. Ces années dernières le PIANO BELL a franchi de gigantesques étapes vers la perfection, comme qualité du son, durabilité du ton et pureté des notes de la gamme. Nos instruments sont le summum de l'art.

SALLES D'EXPOSITION :

2261, rue Ste-Catherine

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France

La Revue Mame Charmante publication illustrée paraissant tous les mois et éditée par la célèbre maison Mame. Agréable, instructive et morale. Abonnement : un an, 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

COMÉDIE FRANÇAISE

Les artistes de la Comédie-Française, du Monument National, nous donnent cette semaine *Le Maître de Forges*, pièce en quatre actes, de Georges Ohnet.

Les connaisseurs qui ont entendu M. Prad dans la délicatesse, la finesse du *Post-Scriptum*, de *Frou-Frou* et de *L'Avanturière*, ont hâte de le voir avec la blouse de l'ouvrier et le marteau d'enclume à la main.

La pièce d'Ohnet n'est en somme inconnue de personne à Montréal, mais—soit dit sans injure aux anciens—jamais le patron Derblay n'a été personnifié par un acteur de la trempe de M. Prad. Et si *Le Maître de Forges* a été partout et en toute occasion un succès, on peut s'attendre à du triomphe, au Monument National, cette semaine, avec Messieurs Prad, Valéri, Tremblay, Duhamel, Emmanuel, Delagny, Berthon, et Meses Ethel, Bouzelli, Chaplaine et Marcel.

L'OPERA-COMIQUE

La troupe française a débuté lundi, le 4 novembre, au théâtre de l'Opéra-Comique, devant un auditoire nombreux et appréciateur. La représentation a été un immense succès. La pièce de début était le chef-d'œuvre d'Offenbach, *La Fille du Tambour-Major*.

Les artistes ont reçu une enthousiaste ovation, et certes, ils ont amplement mérité leur triomphe.

Mme Naltam, a chanté délicieusement le rôle de Stella.

M. Montvallier a fait un tambour-major typique. Jamais ce rôle n'a été mieux interprété à Montréal. M. Hérald possède une superbe voix de baryton et est un acteur de premier ordre.

M. Jabry-Dangé est un ténor léger, à la voix excessivement douce et sympathique.

Mmes Rey-Duzil et Meissonnier, MM. Héliodor et Rey-Duzil, sont aussi des artistes de réelle valeur et n'ont pas peu contribué au succès de la soirée.

Les chœurs ont chanté avec sûreté et précision, et l'orchestre sous la baguette de M. J.-J. Goulet, a accompli des merveilles. Le succès est complet et tout fait prévoir une brillante saison d'opéra.

La semaine prochaine, *Le Petit Duc*

THEATRE DU PALAIS ROYAL

La soirée de gala de mercredi dernier, avec *Lili* au programme, a été une des plus remarquables soirées théâtrales que l'on ait eues à Montréal. Quel dommage que nos usages ne nous autorisent pas à citer, un par un, les personnages marquants, dames et messieurs, qui assistaient à cette tant agréable représentation. Que de noms élégants ou illustres on pourrait imprimer, à cette occasion.

L'interprétation de *Lili* a été excellente. Citons d'abord Mme Rhéa Harmant, qui a supporté l'écrasant fardeau de *Lili*, avec une crânerie charmante. Elle a une petite voix, mais une voix gentille et fraîche avec laquelle elle détaille à ravir. Un détail : Son costume du second acte était un modèle de goût et d'élégance. Cette toilette n'a pas été tirée du magasin de costume, elle fait partie de la garde-robe personnelle de l'aimable artiste, qui a combiné la conception de ce morceau d'élégance.

Les autres rôles féminins étaient de trop peu d'importance auprès de celui de *Lili*, pour nous autoriser à faire autre chose que d'en parler pour mémoire et constater leur bonne tenue.

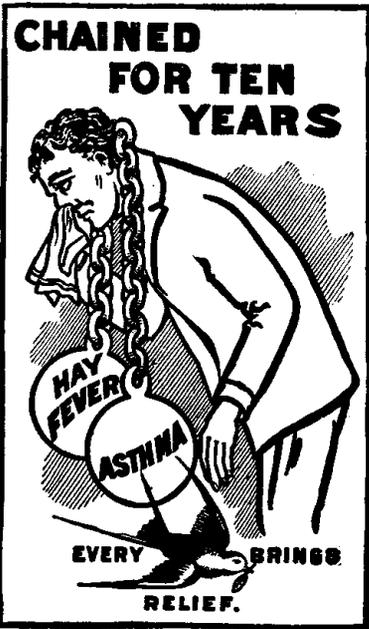
Du côté des hommes, c'est autre chose, et les emplois n'étaient pas des sinécures. M. Harmant, dans le triple rôle de Plinchard, a eu une nouvelle occasion de mettre son solide talent en relief. En résumé, *Lili* a obtenu un succès qui a dépassé les prévisions.

La pièce à l'affiche, cette semaine, est une comédie en trois actes, de Maurice

Asthme Guéri Gratuitement !!

"L'Asthmalene" donne un soulagement instantané et opère une guérison radicale dans tous les cas

ENVOYÉE ABSOLUMENT GRATIS SUR RÉCEPTION D'UNE CARTE POSTALE.—ÉCRIVEZ VOS NOMS ET ADRESSE LISIBLEMENT



Il n'y a rien comme l'Asthmalene. Elle donne un soulagement instantané, même dans les cas les plus graves. Elle guérit quand tout le reste échoue.

Le Rév. C.-F. WELLS, de Villa Ridge, Ill., dit : " Votre bouteille échantillon d'Asthmalene a été reçue en bonne condition. Je ne saurais vous dire combien je me sens reconnaissant du bien que j'en ai obtenu. J'étais esclave, enchaîné par un terrible mal de gorge et l'asthme depuis dix ans. Je désespérais de pouvoir obtenir ma guérison. Je vis votre annonce pour du remède pour cette terrible et torturante maladie, l'asthme, et je croyais que vous vous vantiez, mais je résolus de l'essayer. A mon étonnement, l'essai agit comme un charme. Envoyez-moi une bouteille pleine grandeur.

REV. DR MORRIS WÉCHSLER

Rabin de la Cong. Bnai Israel,
New-York, 3 janvier 1901.
Dr Taft Bros., Medecine Co.,
Messieurs,

Votre "Asthmalene" est un excellent remède pour l'asthme et pour la Fièvre des Foies, et sa composition fait disparaître tous les maux qui se rattachent à l'asthme. Son succès est étonnant et merveilleux.

Après l'avoir fait soigneusement analyser, nous pouvons certifier que l'Asthmalene ne contient ni opium, ni morphine, ni chloroforme ou éther. Très sincèrement à vous REV. DR MORRIS WÉCHSLER, Dr Taft Bros., Medecine Co.

Avon Spring, N.-Y., 1er février 1901.

Messieurs

J'écris ce témoignage sous la conscience de mon devoir, ayant éprouvé les merveilleux effets de votre Asthmalene pour la guérison de l'Asthme. Mon épouse fut affectée de l'asthme spasmodique pendant les derniers 12 ans. Ayant épuisé ma propre capacité de même que celle de plusieurs autres, j'eus la bonne fortune de voir votre enseigne sur vos vitrines sur la 130ème rue New-York. Je me procurai immédiatement une bouteille d'asthmalene. Mon épouse commença à en prendre vers le 1er novembre, à peu près. Je constatai bientôt une amélioration radicale. Après en avoir employé une bouteille, son asthme était disparu et elle est entièrement débarrassée de tous symptômes. Je sens que je puis recommander ce remède avec force à tous ceux qui sont affligés de cette cruelle maladie.

A vous respectueusement,
O.-D. PHELPS, M..D.

Dr Taft Bros., Medecine Co.

5 février 1901.

Messieurs,

Je souffrais de l'Asthme depuis 22 ans. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais ils ont tous échoué. Je vis par hasard votre annonce et je commençai par avoir une bouteille échantillon. J'y trouvai un soulagement immédiat. J'ai depuis acheté une bouteille pleine grandeur, et je suis à jamais reconnaissant. J'ai une famille de quatre enfants et pendant six ans je fus incapable de travailler. Je jouis maintenant de la plus florissante santé et je fais des affaires tous les jours. Vous pourriez vous servir de ce témoignage comme bon vous semblera.

Adresse de ma maison, 235 rue Rivington,

S. RAPHAEL,
67, 129ème rue Est, Cité de New-York.

Bouteille échantillon envoyée absolument gratis sur réception de carte postale

Ne tardez pas. Ecrivez immédiatement, adressant DR TAFT BROS., MEDECINE CO., 79, 130ème rue Est, Cité de New-York.

VENDEE PAR TOUS LES PHARMACIENS

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Collettertes, Etc., Etc., Etc.

American Hat and Fur Store
27 et 29 St-Laurent.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Ordonneau, un des plus fameux fabricants de folies. Cela s'appelle la *Plantation Thomassin*, et il n'est guère possible de dépasser sans danger la limite de gaieté qui suinte de cette pièce.

En préparation : *La demoiselle du téléphone* et *Le contrôleur des wagons-lits*.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Michel Strogoff, l'œuvre de d'Ennery et Jules Verne, le célèbre drame à grand spectacle, l'un des plus grands succès du Châtelet de Paris, est à l'affiche du Théâtre National Français pour toute la semaine 4 novembre. C'est dire que la salle de ce théâtre sera comble à chaque représentation. La pièce a été montée avec le plus grand luxe de décors et de costumes, et, comme attractions spéciales, on nous annonce l'engagement d'une excellente troupe d'acrobates arabes très applaudis à New-York, et de plusieurs danseuses, dont un premier sujet et "la plus petite ballerine du monde". Ces dernières danseront un ballet dans "le camp de l'émir." l'un des plus jolis tableaux de *Michel Strogoff*. A citer parmi les autres tableaux de la pièce ; la fête au Palais-Neuf, le champ de bataille, Moscou illuminé, le radeau, la clairière et la ville en feu.

Les nombreuses aventures du héros de la pièce, qui a entrepris de porter un message de Moscou à Irkoutsk, donne lieu à des scènes du plus vif intérêt : le déguisement et la trahison d'Ogareff, la réconciliation des deux reporters, la rencontre de Marfa Strogoff et de son fils Michel, la flagellation de Marfa, le supplice de Michel, la lutte à mort entre ce dernier et Ogareff, etc.

L'interprétation des principaux rôles a été confiée à MM. Hamel, Daoust, Filion, Godeau, Petitjean, Palmieir, Bouzelli, Fleury, Leurs, Villeraie, de la Grange, Mme de la Sablonnière, Melles Verteuil et Rhéa, etc.

DR. A. BRAULT, Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis
Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MAIGREUR - FÉVRE
PIÈVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, réparatrices, reconstituentes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Portes, PARIS
Dépositaire à Montréal : ANTHON DÉCARY.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tél. Est 1379

EPILEPSIE ARRETÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.**

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse, TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr R.-E. KLINE, Ld.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépot : Pharmacie C. Beaupré, 3197 Rachel

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

Trente ans de Succès

GUERISON CERTAINE

en 2 heures

sans Coliques ni Nausées sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après

par les CAPSULES L. KIRN à l'extract d'herbes de Fougère Mlle Pure sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et de Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Fémina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

J.-A. DUMAS

TEL BELL M 1426

Photographe

112 Rue Vitre Coin St Laurent

MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 8 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,800 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

Dr NORMAN H. H. LETT, Ecrivain, greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus.

J'ai fait usage de votre traitement consciemment et suivant les instructions.



Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO

PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., *9.30 a.m., 4.00 p.m., *10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.

PAS DE CHANGEMENT DE CHARS entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass. ; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux Indian Orchard ; A.-J. Brunelle, Ludlow.

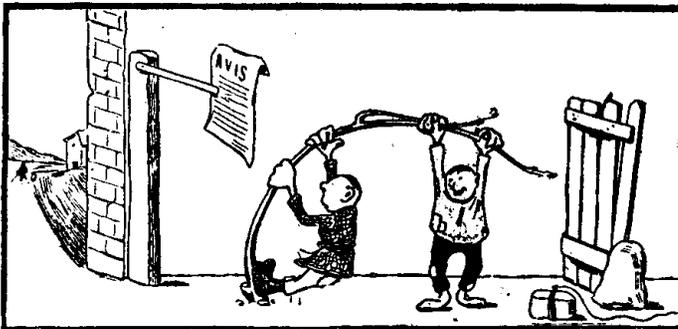
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W. F. EGG.

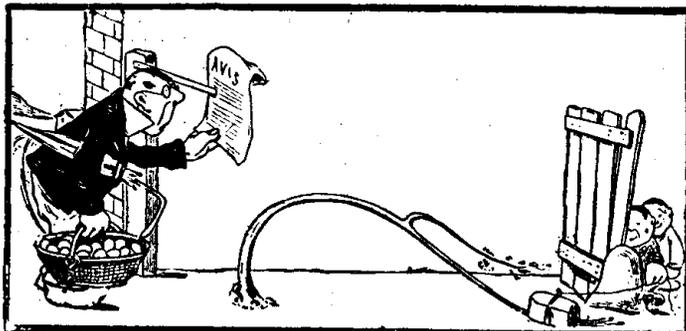
City Passenger Agent. Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

12434

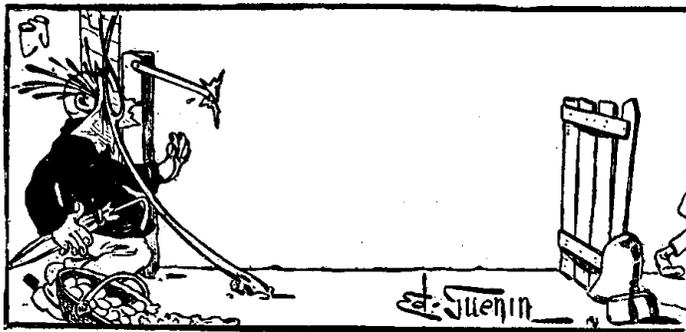
UNE SALE BLAGUE



Gugusse.—Dis donc, Mimile, y va prendre quelque chose le premier qui va lire ça.
Mimile.—Tu parles !



Lapoire.—Tiens, un avis ! Lisons toujours ! Bah ! ça ne me touche pas !



Mais M. Lapoire s'est trompé.

BOVRIL

Compose un délicieux lunch ou souper. Utilisé comme sandwich ou étendu sur un morceau de pain rôti et sec, on le trouvera très agréable au goût. Il est inappréciable pour les enfants et les adultes, spécialement si ils ont froid ou sont mouillés. Il contient toute la force du meilleur bœuf.

RIPANS

UNE MEDECINE POUR TOUTE L'ANNEE

Certains remèdes pour la guérison des maladies ordinaires de l'humanité sont spécialement efficaces au printemps et à l'automne. La vieille idée de se nettoyer le système deux fois par année, tel que l'implique l'usage de ces remèdes, peut être correcte, mais il s'impose à la raison qu'il est préférable de garder son système en état de santé parfaite tout le long de l'année. Quel bon sens y a-t-il à se laisser décliner pendant des mois jusqu'à ce qu'on soit absolument épuisé de santé, et alors se mettre à médicamenter pour se refaire ? Celui qui emploie les RIPANS TABLETS se sent bien tout le temps. Les Tablettes régularisent les intestins et tiennent l'estomac en bonne condition. Dès que l'estomac fonctionne bien et digère convenablement les aliments, le risque de devenir malade est bien diminué. Il n'y a aucune difficulté à prendre les Ripans : une Tablette avec une gorgée d'eau ou non, à votre goût, et c'est fait. Pas besoin de cuiller ni de sirop. Le petit carton de cinq cents contient douze doses, et il est facile à porter. Vous pouvez avoir constamment sous la main ce remède auquel vous pouvez vous fier pour faire passer une indigestion ou tous dérangements analogues. Quand vous vous sentez mal en train au point que rien ne vous soulage, prenez Tablette. Cela apaisera vos nerfs et les calmera ; cela vous fera du bien.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Flacon 1/2 fr. France 1/5 fr.

PURETÉ du TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHELIQUE

ou Lait Candé

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, élimine Erythème, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CAMÉES Paris

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Non, quand on a, comme vous, un cœur d'or !... Mais laissez-moi vous regarder encore !... Je ne m'en lasse pas !...

Gabriel Servet se tourna vers Yvan Smoiloff et poursuivit :

—Vous voyez mademoiselle, cher comte ?

—Oui, et avec grand plaisir, je vous assure... répliqua le Russe en souriant.

—Eh bien, si vous l'aviez vue il y a trois mois, je vous affirme qu'il vous serait impossible de la reconnaître... figurez-vous qu'elle était malade, très malade... Elle paraissait n'avoir plus que le souffle... Vous ne lui auriez pas donné huit jours à vivre...

—En vérité !

—Sans exagération, oui... Vous jugerez le changement, d'ailleurs, par vos propres yeux.

—Et comment ?

—En regardant mon tableau à l'Exposition... Le sujet en est simple : une pauvre enfant près de laquelle, dans une humble mansarde, veille une sœur de charité... C'est Simone qui a posé pour la jeune malade étendue sur son lit de souffrance...

XXI

—Votre tableau est envoyé au Salon, monsieur Servet ? demanda Simone.

—Depuis plusieurs jours, ma chère enfant, répondit le peintre. Je suis allé voir hier s'il était bien placé, car j'ai beau être exempt de l'examen du jury d'admission, il pouvait être accroché à des hauteurs funestes.

—Et vous êtes content ?

—Euchanté !... Il est à la cimaise, dans les meilleures conditions de lumière... Entre nous, j'espère un succès... Je n'ai jamais rien fait de mieux réussi que ce tableau.

—J'irai le voir... s'écria Simone.

—Vous ne vous reconnaitrez plus, et à cette heure, j'en suis bien sûr, si je disais à certaines gens que vous m'avez servi de modèle, ils refuseraient de me croire... Inutile de vous demander si vous êtes toujours au pensionnat de Mme Dubief.

—Oh ! toujours, monsieur Servet...

—Et heureuse ?...

—Si heureuse que je n'aurais jamais espéré un bonheur pareil...

—Ce bonheur, vous le méritez, mon enfant... Pour ma part je suis charmé que la chance vous soit enfin favorable... M. Bressolles et sa fille sont certainement du même avis...

—Vous ne vous trompez pas, monsieur Servet, tous les deux sont heureux du résultat de la protection qu'ils ont bien voulu m'accorder.

—Vous les avez vus ?

—Oui.

—Quand ?

—Ce matin...

—Ce matin !... répéta le comte Yvan. Alors vous pouvez nous dire comment va Mlle Bressolles...

—Hélas ! monsieur, murmura Simone avec hésitation, cela me serait bien difficile...

—Pourquoi donc ? répliqua Gabriel Servet. Parlez-nous à cœur ouvert, selon les impressions qui sont résultées pour vous de la vue de la malade... M. le

comte Smoiloff est un ami d'Albert de Gibray... Ce serait pour lui une grande joie de porter de bonnes nouvelles à Albert...

En entendant prononcer ce nom, Simone avait tressailli.

Le comte était un ami d'Albert.

Elle allait pouvoir lui donner la lettre que Marie lui avait confiée avec mission de la faire parvenir au jeune homme.

—M. de Gibray va mieux, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-elle vivement au Russe.

—Je voudrais vous répondre affirmativement, mademoiselle, mais c'est impossible... Albert est très malade... il souffre moralement et physiquement...

—Eh bien, monsieur, fit Simone avec émotion, la position de Mlle Marie est absolument semblable à celle de M. Albert... L'âme et le cœur chez elle souffrent autant que le corps.

—Vous a-t-elle fait quelques confidences ?

—Oui, monsieur...

—Elle vous a parlé d'Albert ?

—Oui, monsieur... Si M. Albert mourait, j'ai la conviction que Mlle Marie ne lui survivrait pas...

—Albert non plus ne survivrait point à celle qu'il aime... murmura le comte. Pauvres enfants !

—Vous voyez Albert tous les jours, monsieur ? demanda Simone au jeune Russe.

—Tous les jours, oui, mademoiselle...

—Alors, monsieur, voudriez-vous vous charger de lui remettre une lettre ?...

—Une lettre de qui ?

—De Mlle Bressolles...

Gabriel Servet et le comte Yvan firent un geste de surprise.

Simone reprit :

—Depuis plus de huit jours, Mlle Marie n'a point reçu de nouvelles de M. Albert... Elle en souffre cruellement, et à cette souffrance s'ajoute celle que lui cause le chagrin profond de M. Bressolles... Tout cela aggrave son état et elle a pris la résolution d'écrire.

La lingère présenta au comte Yvan l'enveloppe non fermée et poursuivit :

—Mlle Marie m'avait chargée d'apporter la lettre que voici à M. Servet en le priant de vouloir bien la remettre à M. de Gibray... Vous êtes l'ami de M. Albert, vous le voyez souvent, vous ne refuserez point de satisfaire la volonté d'une pauvre enfant malade, surtout quand vous saurez ce que contient cette lettre... Veuillez la lire.

—La lire ! ! s'écria le comte... Y songez-vous ?

—C'est pour cela, monsieur, que Mlle Bressolles n'a point fermé l'enveloppe...

—Lisez, cher comte... dit à son tour Gabriel Servet, vous jugerez ensuite si, sans inconvénient, vous pouvez remettre ce mot à notre ami...

Yvan Smoiloff tira le papier de l'enveloppe et lut tout haut.

Une émotion profonde faisait trembler sa voix.

Le peintre n'était pas moins ému que lui.

Simone pleurait.

Quand le comte eut achevé, il dit :

—Je ne puis donner cette lettre à Albert...

—Pourquoi ? balbutia Simone... La blâmez-vous donc ?

—Non, certes, mais sa lecture bouleverserait le ma-

lade et lui porterait un coup peut-être mortel... Je refuse d'assumer une responsabilité pareille...

—Mais, monsieur, Mlle Marie va attendre une réponse et le silence de celui qu'elle aime la tuera.

—Que puis-je dans cette alternative, mademoiselle ? D'un côté, le danger probable pour Mlle Bressolles ! de l'autre le danger certain pour Albert !... Ma conscience m'ordonne de m'abstenir... Reprenez cette lettre, je ne veux point courir le risque de tuer mon ami...

—Gardez-la, monsieur, je vous en supplie !... Peut-être un jour viendra-t-il où vous croirez pouvoir la lui donner sans danger...

—Je désire ne pas rester dépositaire de ces lignes.

—Mon cher comte, dit Gabriel Servet, je me joins à Mlle Simone pour vous prier de garder cette lettre...

—A quoi bon ?...

—Si ce n'est pour la donner à Albert, ce sera du moins pour la confier à son père, qui ne laissera pas mourir ces deux enfants et que l'attendrissement disposera peut-être à écouter vos conseils...

Vous avez raison... répliqua le Russe en mettant la lettre dans son portefeuille. Je la garde et je m'en servirai en temps opportun...

Le comte Yvan se retira.

—Voulez-vous me faire grand plaisir, Simone ?... dit le peintre.

—Je le crois bien, M. Servet... répliqua la jeune fille.

—Eh bien, déjeunez avec moi...

—De tout mon cœur, M. Servet... Nous parlerons de Mlle Marie.

—De Marie et d'Albert... Pauvres enfants !... Pourquoi faut-il que le hasard les ait mis en présence ici même ?... Seront-ils jamais heureux ?

* * *

Galoubet et Sylvain Cornu, en sortant de la Marne, avaient pris leurs jambes à leur cou, comme on dit vulgairement.

Leur course impétueuse les conduisit à Maisons-Alfort, où ils arrivèrent essouffés, et où ils firent invasion dans une boutique de marchand de vin.

En franchissant le seuil, Galoubet cria d'une voix effroyablement enrouée :

—Un saladier de vin chaud, avec beaucoup de sucre, beaucoup de citron, beaucoup de cannelle !... Et illico, les enfants ! ! On vient de prendre un bain soigné dans la Marne qui n'est pas bouillante, et on a besoin de se jeter du combustible dans le calorifère !...

La maîtresse de la maison se mit à l'œuvre aussitôt, plaçant une casserole sur le feu et versant deux litres de vin dans cette casserole, tandis que son mari répondait aux questions de Sylvain Cornu.

Ce dernier demandait si on pourrait leur donner de quoi changer, offrant de laisser une somme en garantie des vêtements qu'on leur prêterait et, en outre, de payer la location.

Le marchand de vin était un brave homme.

Il accepta le dépôt en garantie, ne connaissant pas ses clients, mais il refusa de toucher un prix de location, et il s'empressa d'aller chercher chemises, pantalons et vareuses.

Les naufragés entrèrent dans une petite pièce où, en moins de trois minutes, ils eurent changé de la tête aux pieds.

On apporta le saladier de vin chaud fumant, d'où s'exhalait une délicieuse odeur de cannelle et de zeste de citron.

—Vous allez trinquer avec nous... dit Sylvain Cornu au patron qui répliqua :

—Ça n'est pas de refus.

Les gobelets s'entre-choquèrent à plusieurs reprises. Sylvain Cornu, complètement réconforté par l'absorption du liquide quasi bouillant, s'écria :

—J'ai l'estomac dans les talons. Je donnerais bien un joli coup de dent...

—Nous mangerons à Paris... répliqua Galoubet.

—Pourquoi pas ici ?

—Parce que nous n'avons pas de temps à perdre... En route !...

—En route donc, puisqu'il le faut...
Sylvain mit deux louis sur la table.
—Gardez ça... dit-il au patron. Demain nous viendrons reprendre nos effets en vous rapportant les vôtres...

Le *mastroquet* encaissa les deux louis, offrit une tournée de vieux cognac, et cinq minutes plus tard les deux compères attendaient à la gare de Charenton le train venant de Fontainebleau et devant les conduire à Paris.

Dix heures sonnaient au moment où ils mettaient pied à terre à la gare de Lyon.

—Filons à la Préfecture... dit Galoubet... Nous prendrons l'omnibus à la Bastille...

Il était près de onze heures quand ils arrivèrent au bureau de la permanence où on les reconnut.

—Le chef de la sûreté est-il à son cabinet ? demanda Sylvain.

—Non, répondit un inspecteur de service, il est à Saint-Denis pour une affaire pressante...

—Pas de chance ! murmura Galoubet.

XXII

L'inspecteur reprit :

—Venez demain matin de bonne heure. Vous le trouverez, pour sûr... Ah çà ! il y a donc du nouveau ?...

—Oui, et du vrai... répondit Galoubet.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Demain on vous dira ça...

Et Galoubet, voulant éviter d'autres questions, prit la porte.

Sylvain Cornu le suivit.

—Ma vieille, reprit Galoubet, pour le quart d'heure nous n'avons qu'une chose à faire... aller taper de l'œil... Je ne peux plus me tenir debout.

Cornu approuva cette motion et les deux hommes regagnèrent leur domicile.

Le lendemain, qui était un dimanche, ils arrivèrent à neuf heures du matin au bureau du chef de la sûreté.

Celui-ci, sachant qu'ils étaient venus la veille au soir, avait donné l'ordre de les introduire sur-le-champ, malgré la présence de Jodelet et de Martel qui faisaient leur rapport.

Sa première parole fut celle-ci :

—Donc, il y a du nouveau ?...

—Oui, monsieur !

—Satisfaisant ?

—Tout ce qu'il y a au monde de moins satisfaisant. Un malheur...

—Et un très grand... fit Sylvain Cornu. Mme Rosier est morte...

Le chef de la sûreté, Jodelet et Martel poussèrent une exclamation de surprise et d'effroi.

—Expliquez-vous ! dit ensuite le chef d'une voix étranglée.

Galoubet raconta tout ce que nos lecteurs savent déjà.

Les trois auditeurs étaient littéralement atterrés.

Lorsque le récit fut terminé, le chef demanda :
—Et vous croyez que la pauvre femme n'a pu échapper aux flots de la Marne ?

—Nous avons entendu son corps tomber dans l'eau comme nous nous débattions contre le courant.

En ce moment, un agent entra dans le cabinet après avoir frappé, et à cette question :

—Que voulez-vous ?

Répondit :

—Monsieur, c'est un gendarme de Saint-Maur les-Fossés. Il apporte une lettre qu'il doit vous remettre en mains propres.

—De Saint-Maur-les-Fossés ! s'écria le chef. Nous allons sans doute avoir des nouvelles de la pauvre Mme Rosier.

Le gendarme fut introduit.

—Monsieur le chef de la sûreté, dit-il en faisant le salut militaire, le commissaire de Saint-Maur-les-Fossés vous fait tenir ce mot d'écrit... Il faudrait que vous puissiez vous rendre de suite à la gendarmerie de la localité.

—Que se passe-t-il donc ?

—Je ne pourrais vous le dire au juste, étant rentré de permission ce matin, mais je crois qu'il s'agit d'une femme assassinée que l'on a relevée cette nuit sur les bords de la Marne. Ce mot d'écrit vous donnera sans doute à ce sujet des explications plus conséquentes que les miennes...

Le magistrat décacheta la lettre qui venait de lui être remise par le gendarme et lut ce qui suit :

Monsieur le chef de la sûreté,

Votre présence est indispensable en ce moment à Saint-Maur-les-Fossés, pour y reconnaître le corps d'une femme sur laquelle on a trouvé une carte d'agent.

S'il vous était impossible de vous rendre à mon appel, veuillez me donner des ordres.

J'ai l'honneur, etc

—Ce n'est que trop vrai !... Aimée Joubert est morte ! murmura le chef en refermant la lettre. C'est une fatalité !

Il ajouta en s'adressant au gendarme :

—Retournez à Saint-Maur, mon ami. J'y serai en même temps que vous...

Le gendarme sortit.

—Jodelet, et vous, Martel, reprit le chef de la sûreté, vous avez mes ordres pour aujourd'hui... ce qui vient de se passer me donne la preuve que les misérables sont toujours à Paris. Explorez aujourd'hui tout le quartier d'Antin. Demain nous passerons à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque chose.

Jodelet et Martel se retirèrent, très attristés par la fin tragique de la policière qu'ils aimaient et qu'ils respectaient.

—Vous, Galoubet, et vous, Sylvain, poursuivit le chef, attendez ici. Je vais avertir le commissaire aux délégations. Vous m'accompagnerez à Saint-Maur-les-Fossés.

Et il se rendit au bureau du commissaire.

—Pauvre femme ! s'écria celui-ci, bouleversé par la nouvelle inattendue. Comment prévenir son fils ?

—Je n'y avais pas songé... Nous aviserons plus tard... En ce moment, l'essentiel est de se rendre à Saint-Maur, et j'y vais.

—J'irai avec vous... dit le commissaire. J'ai hâte d'avoir des détails.

Et il suivit en effet le chef de la sûreté, qui alla prendre à son bureau Galoubet et Sylvain Cornu.

Tous les quatre partirent ensemble.

Midi sonnait au moment où ils arrivèrent à la gendarmerie de Saint-Maur-les-Fossés.

Le commissaire de police et le brigadier de gendarmerie reçurent les arrivants.

—Excusez le dérangement que je vous cause, messieurs... dit le commissaire. A tort ou à raison, j'ai cru me voir en face d'un cas grave que je devais vous communiquer sur-le-champ. La carte d'agent que j'ai trouvée sur cette femme me préoccupait beaucoup... Il m'a semblé qu'en vous appelant ici je faisais mon devoir...

—Et vous ne vous trompiez pas, cher monsieur... répliqua le chef de la sûreté. C'est, en effet, d'un de nos plus précieux agents qu'il s'agit, et nous déplorons d'avoir à constater son décès.

—Vous n'avez point de décès à constater, monsieur, fit vivement le commissaire de police, cette femme n'est pas morte...

Les visages des nouveaux venus s'illuminèrent.

—Dieu soit loué ! s'écria le chef. Ce que vous venez de nous apprendre nous cause une immense joie ! Ainsi elle est vivante ?...

—Oui, monsieur, dit le brigadier de gendarmerie, vivante, grâce au médecin qui nous a prêté son secours, car nous la croyions bien morte... seulement, elle a le délire et ne peut répondre à aucune question.

—Où est-elle ?

—Dans ma chambre même et dans mon propre lit où j'ai cru devoir la faire installer...

—C'est un acte d'humanité qui vous honore et dont je vous remercie... Voulez-vous nous mener auprès d'elle ?

—Veuillez me suivre, messieurs...

Le brigadier conduisit les visiteurs à son logement, où sa femme veillait avec la plus charitable sollicitude sur la malade.

Galoubet et Sylvain Cornu venaient par derrière. Mme Rosier, en proie à une fièvre terrible et le visage marbré de taches rouges, était couchée, les bras hors du lit.

Sa tête roulait sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite sur les oreillers.

Un bandeau lui cachait une partie du front.

Pendant quelques secondes les nouveaux venus la regardèrent avec une émotion qui rendaient leurs paupières humides.

—Est-elle blessée ? demanda le commissaire aux délégations.

—Oui, monsieur... Une blessure au front...

—Grave ?...

—Assez longue, mais peu profonde... Ce n'est point cela qui inquiète le docteur, c'est le bain glacé qu'elle a pris, et les cinq ou six heures qu'elle a passées en plein air avec ses vêtements mouillés sur le corps.

—On ne l'a donc point tirée de la Marne ?

—Non, monsieur... Deux de nos hommes, en tournée nocturne avec le garde-pêche, exploraient les environs d'un des petits bras de la Marne où les maraudeurs vont souvent pêcher la nuit... En longeant la Marne, l'un d'eux aperçut un bateau amarré à l'entrée du bras qui forme une espèce d'étang... Croyant faire bonne prise, ils descendirent le talus et entrèrent dans le bateau où ils virent cette pauvre femme que l'on transporta ici ne donnant plus signe de vie.

—Voilà qui est étrange ! fit le chef de la sûreté en regardant Galoubet et Sylvain Cornu. Comment Aimée Joubert pouvait-elle se trouver dans ce bateau, puisque le vôtre avait coulé bas ?...

—On a recueilli, en effet, à deux cents mètres plus bas, les avirons d'un bateau de pêche qui ont été reconnus à la marque pour appartenir à un débitant de vin de Port-Créteil, bateau que cette femme et deux hommes avaient emprunté pour suivre deux individus qui traversaient la Marne.

—C'était madame et nous, dit Galoubet, le bateau appartenait à Cabusson...

—Mais l'autre bateau, celui où on a trouvé le corps, à qui appartient-il ? demanda le chef de la sûreté.

—Au restaurant de l'île... Il avait été détaché sans permission de son piquet d'attache...

—Par qui ?

—On l'ignore... C'est ce matin seulement que le restaurateur s'est aperçu du vol... En venant porter plainte il a retrouvé son embarcation, et nous a donné des détails...

—Il y a dans tout ceci quelque chose d'obscur qui s'éclaircira seulement quand Mme Rosier pourra parler... dit le chef ; puis, s'adressant à Galoubet, il ajouta : En coulant avec le bateau, vous l'aviez bien laissée suspendue à une branche de saule ?...

—Oui, monsieur, ensuite nous l'avons entendue tomber à l'eau, et nous la croyions parfaitement *neyée*, la chère femme !

XXIII

A la minute précise où Galoubet prononçait les derniers mots que nous venons de reproduire, Mme Rosier fit un mouvement léger en poussant un soupir.

Le silence aussitôt s'établit et tous les regards se tournèrent vers elle.

Ses bras se soulevèrent violemment.

Elle sembla lutter contre des fatômes.

Ensuite ses lèvres s'entr'ouvrirent et des paroles confuses s'échappèrent de son gosier haletant.

—Écoutez... écoutez... fit le chef de la sûreté à voix basse.

—Laissez moi ! balbutiait Aimée Joubert en se débattant toujours. Ne me tuez pas ! C'est Lartigues... C'est Verdier... le Russe commande... Ils veulent tuer le comte Yvan... Ils ne me tueront pas moi... Une considération particulière les en empêche. En duel... c'est en duel qu'il mourra... Cent mille francs... chez Rothschild...

La voix de Mme Rosier s'éteignit tout à coup, et ses bras retombèrent inertes à ses côtés.

Un nouveau personnage parut dans l'ouverture de la porte.

— Cette femme, dit-il, a certainement assisté à quelque drame terrible...

Tout le monde se retourna.

— C'est le docteur... fit le commissaire de police, qui se hâta de le présenter au chef de la sûreté et au commissaire aux délégations.

Tous deux le remercièrent des bons soins déjà donnés, et lui exprimèrent le sérieux intérêt qu'ils portaient à la malade.

— Vous n'avez absolument rien à craindre, messieurs, répliqua-t-il. Je réponds de cette femme... Sa vie n'est point en péril et j'ajoute que sa situation ne me paraît pas grave. La fièvre qui la brûle aujourd'hui aura cessé demain, grâce à une médication énergique. Alors, revenue complètement à elle-même, elle pourra nous raconter le drame dont elle a été le témoin ou la victime...

Le docteur s'approcha de Mme Rosier ; après un examen attentif, il ajouta :

— Oui, demain j'aurai vaincu la fièvre, et dans très peu de jours la malade sera sur pied.

— Nous reviendrons demain, dit le chef de la sûreté, et nous allons laisser ici deux hommes que nous mettons à vos ordres pour le cas où vous auriez à nous faire prévenir d'incidents inattendus.

Il désigna Galoubet et Sylvain Cornu, et poursuivit en tirant de son portefeuille un billet de banque et en le tendant à Galoubet :

— Voici cent francs pour vos besoins et pour ceux de notre malade... A demain !

Cinq minutes plus tard, les deux magistrats reprenaient le chemin de Paris.

Le docteur écrivit la formule d'une potion, et s'éloigna en annonçant qu'il ferait une visite dans la soirée.

Les phrases sans liaison apparente prononcées par Mme Rosier dans son délire avaient singulièrement frappé le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations.

Ils pensaient, comme le docteur, qu'Aimée Joubert avait dû assister à un drame effrayant, et que l'impression produite sur elle par ce drame était l'une des causes déterminantes de son délire passager, et ils se demandaient s'ils n'allaient pas avoir à s'occuper de quelque nouveau crime commis par la redoutable société des *Cinq*.

— Nous voilà cloués ici... disait en même temps Galoubet à Sylvain Cornu. J'aurais cependant bien voulu aller rendre ses effets au marchand de vin de Maisons-Alfort, et reprendre nos frusques avec nos quarante balles...

— C'est très facile, répondit Sylvain Cornu. Nous n'avons pas besoin de rester ici tous les deux toute la journée. Pour ce qu'il y a à faire, un suffira. Tu vas aller prendre chez nous les effets du brave homme, tu les reporteras et tu viendras me prendre ici pour dîner.

— Avant de songer à dîner, je déjeunerais bien, moi... Je n'ai rien dans le coffre.

— Moi non plus...

— Eh bien, cassons une croûte...

Les deux hommes, après avoir averti le brigadier, allèrent manger un morceau, puis Galoubet partit pour exécuter ce qui venait d'être convenu.

A quatre heures il était de retour.

Le docteur revint dans la soirée.

Aimée Joubert semblait plus calme.

Les taches rouges de son visage pâlissaient.

La fièvre diminuait visiblement.

Le docteur écouta la respiration devenue presque normale, étudia le pouls dont les battements se régularisaient, et comprit qu'il était maître du mal.

— Une nuit de bon sommeil remettra tout en ordre, dit-il. Demain matin j'espère constater un état satisfaisant.

Le brigadier de gendarmerie conduisit lui-même Galoubet et Sylvain Cornu dans une petite auberge très propre où on leur servit à dîner et où on leur donna deux chambres.

— C'est bien épatant ! murmura Galoubet à l'oreille de Sylvain. Nous sommes intimes aujourd'hui avec les gendarmes, et le temps n'est pas loin où la seule vue d'un chapeau bordé nous donnait la chair de coq.

Sylvain répondit avec aplomb :

— La chose est toute simple... Quand on est honnête homme on n'a pas peur de l'autorité... Au contraire...

Mme Rosier passa une excellente nuit.

Elle dormit d'un sommeil profond.

A la fièvre accompagnée de délire avait succédé une prostration complète. Ses paupières lourdes semblaient ne pouvoir plus se soulever.

Galoubet et Sylvain Cornu, levés de bonne heure se rendirent à la gendarmerie où ils constatèrent, comme le brigadier et sa femme, le calme absolu de la malade toujours endormie.

On attendait avec impatience l'arrivée du docteur et le retour du chef de la sûreté.

Vers neuf heures le médecin fit son entrée.

— Tout va bien, dit-il après un examen rapide. Donnez-moi, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire...

Et il traça une ordonnance que Galoubet se chargea d'aller faire exécuter immédiatement chez le pharmacien.

Pendant son absence le docteur leva l'appareil qu'il avait placé le jour précédent sur le front d'Aimée Joubert.

La blessure était toujours ouverte, mais d'une belle couleur rose.

Aucune goutte de sang ne s'en échappait.

Une compresse de perchlorure de fer avait arrêté toute hémorragie.

Le pansement fut fait avec un soin minutieux. Le docteur rapprocha les chairs que maintinrent des bandelettes de sparadrap, plaça des compresses sèches sur les bandelettes et noua un bandeau autour du front.

Mme Rosier éprouva sans doute un soulagement notable, car ses paupières closes se soulevèrent peu à peu, puis s'abaissèrent de nouveau, comme si la lumière fatiguait ses prunelles.

Le médecin l'examina.

— Vous sentez-vous mieux ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas, mais ses yeux s'ouvrirent tout à fait, et se fixèrent d'abord sur celui qui venait de parler. Elle se souleva à demi, laissa ses regards errer autour d'elle avec la physiologie d'une personne mal éveillée et sortant d'un rêve, puis sa tête retomba sur l'oreiller.

En ce moment Galoubet rentrait, apportant la potion prescrite.

Le docteur prit la fiole.

— Qu'on me passe une cuillère... commanda-t-il.

Sylvain Cornu prit sur un meuble l'objet demandé et le présenta au médecin.

Celui-ci agita le contenu de la fiole, remplit la cuillère du liquide contenu dans cette fiole et dit à Sylvain Cornu :

— Soulevez doucement la tête de la malade...

Sylvain passa son bras sous les oreillers et obéit en ayant soin d'éviter tout mouvement brusque.

Le docteur écarta doucement les mâchoires de Mme Rosier, lui introduisit la cuillère dans la bouche et fit glisser presque goutte à goutte le liquide dans le gosier.

Sur un signe du médecin, Sylvain laissa retomber doucement son bras.

L'absorption du médicament produisit un effet immédiat.

Aimée Joubert rouvrit les yeux et, de nouveau, promena autour d'elle des regards étonnés.

Ses yeux allèrent du docteur au brigadier de gendarmerie, debout au pied du lit, puis ils se tournèrent vers Galoubet et Sylvain Cornu.

A la vue de ces deux derniers la policière fit un geste de surprise.

— Où suis-je ?... demanda-t-elle d'une voix faible.

Avant qu'on ait eu le temps de répondre à cette question, un bruit de pas retentit dans la pièce voisine et le chef de la sûreté parut, accompagné par le commissaire aux délégations que la curiosité ramenait.

Au moment où ils franchissaient le seuil, le regard d'Aimée Joubert s'arrêta sur eux.

Aussitôt jaillirent de son cerveau, déjà plus nets et plus précis, les souvenirs jusqu'à ce moment vagues et obscurs de ce qui s'était passé dans la soirée de l'avant-veille.

— Oh ! venez... dit elle, venez vite !

Les deux hommes s'approchèrent et serrèrent avec effusion les deux mains qu'elle leur tendait.

— Du calme ! du calme ! fit impérieusement le docteur. Nous devons éviter jusqu'à nouvel ordre toute fatigue et toute émotion.

Aimée Joubert répéta :

— Mais, où suis-je donc ?

— A Saint-Maur-les-Fossés... répondit le chef de la sûreté.

— A Saint-Maur... balbutia Mme Rosier en portant la main à son front.

Elle rencontra sous ses doigts le bandeau qui le comprimait.

La mémoire lui revint complètement, mais sa pensée s'éloigna pendant une seconde du drame lugubre pour aller à la chose de ce monde qui l'intéressait le plus.

D'une voix que l'émotion rendait tremblante elle demanda :

— Et mon fils ?

XXIV

— Votre fils ?... répéta le chef de la sûreté. Nous ne l'avons pas vu... Lui serait-il arrivé malheur ?

— J'espère bien que non, répondit Mme Rosier. Il ne se doute de rien, n'est-ce pas ? Vous ne l'avez pas fait prévenir ?

Nous nous sommes abstenus... Il nous a paru sage de ne prendre aucune détermination avant de vous avoir vue de nouveau...

— Vous êtes donc venus déjà ?

— Oui, hier. Vous étiez hors d'état de nous reconnaître...

— Ah ! les misérables !... les misérables !... murmura la policière en fermant les yeux, comme pour échapper à quelque vision funeste.

Le docteur intervint.

— Du calme, chère madame ! dit-il avec autorité. Il faut avoir du calme, beaucoup de calme, si vous voulez être promptement remise...

— Cui... oui... j'en aurai, monsieur, je vous le promets... Cependant il faut que je parle... c'est indispensable...

— Je ne vous impose point silence... Parlez, puisqu'il le faut, mais faites-le lentement, à tête reposée, sans vous laisser aller à l'irritation, à la colère.

— Je tâcherai...

Puis Aimée Joubert, se tournant vers le chef de la sûreté, demanda :

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Depuis la nuit de samedi à dimanche...

— Et c'est aujourd'hui ?

— Lundi...

— Lundi ? répéta la policière. Le Russe doit être parti et hors de toute atteinte.

Le chef de la sûreté regarda le médecin avec inquiétude.

Son regard semblait exprimer cette pensée :

— Aurait-elle encore le délire ?

Aimée Joubert saisit l'expression des yeux du magistrat.

— Non, non, fit-elle vivement. Je suis en pleine possession de tout mon sang-froid. N'attribuez point mes paroles au délire. Je ne divague pas, je me souviens. Le Russe en question est le complice de Lartiques et de Verdier. Il se nomme Nicolas Go. Il est le secrétaire intime du comte Boris Romanzoff qui a fait assassiner la comtesse Kourawieff, il y a vingt-trois ans, et sans doute le père du comte Yvan, il y a quelques mois...

— Vous l'avez vu ? s'écria le chef de la sûreté.

— Vu et entendu...

— Où ?

(A suivre)

LE CATARRHE PEUT ETRE GUERI

Le catarrhe est une maladie parente de la Consommation, toujours considéré, incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr. Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'envoierai gratis à tous souffrant du catarrhe de l'asthme et de la consommation, cette recette, en allemand, français et anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal, W. A. Noyes, 847 Powers Block, Rochester N. Y.

—En Italie, les rebuts ramassés dans les rues sont vendus à l'encan.

—La Custodie ou desserte des Franciscains en Terre-Sainte est essentiellement une œuvre internationale ; elle a 51 couvents ou résidences avec 472 religieux appartenant à 22 nations différentes et parlant 11 langues diverses, et représentant ainsi l'Eglise universelle, car les sanctuaires appartiennent à tous les catholiques.

PRECIEUX SECOURS

Les palpitations dont souffrent beaucoup de femmes et de jeunes filles n'ont le plus souvent pour cause que la pauvreté du sang ou son altération. Les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard seront d'un précieux secours pour le traitement des palpitations de cœur.

—Une vache doit avoir une once ou les $\frac{3}{4}$ d'une once de sel tous les jours, ce qui est aussi nécessaire que la nourriture ou l'eau.

ETONNANT

La toux est coupée nette par une dose de *Bovine Rhumal*.

—Un bateau de la ligne Allan est parti de Montréal avec 818 chevaux pour l'armée d'Afrique.

INCOMMODITE

L'enrouement, si désagréable pour celui qui en souffre et pour ceux qui l'entourent, est guéri par quelques doses du *Bovine Rhumal*.

—La Norvège possède 325 câbles sous-marins, mais leur longueur totale ne se monte qu'à 324 milles.

POUR GUERIR LES MAUX DE TETE EN PEU DE TEMPS

Employez les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

—On estime à 3,000,000 les fleurs visitées par les abeilles pour la confection d'une livre de miel.

TOUS LES AVANTAGES

Il est bon et facile à prendre, il soulage instantanément et guérit radicalement. Le *Bovine Rhumal* ne coûte que 25c la bouteille.

—Le Canada pourra envoyer des animaux sans examen préalable à l'exposition internationale de Chicago qui s'ouvre le 30 novembre, sur production d'un certificat de vétérinaire.

TEMOIGNAGE D'UN CURE

De bonne heure, le printemps dernier, le révérend curé d'Armagh (Bellechasse) nous envoyait la commande suivante :

Cet excellent vin médical a rendu d'immenses services dans ma paroisse. Les gens de la place peuvent se procurer des préparations au vin à meilleur marché que le vôtre ; mais ils préfèrent de beaucoup le VIN DES CARMES, et sans les mauvais chemins, les médecins en auraient pu distribuer plusieurs douzaines pendant ces dernières semaines. Veuillez m'en envoyer deux autres douzaines, et obligerez.

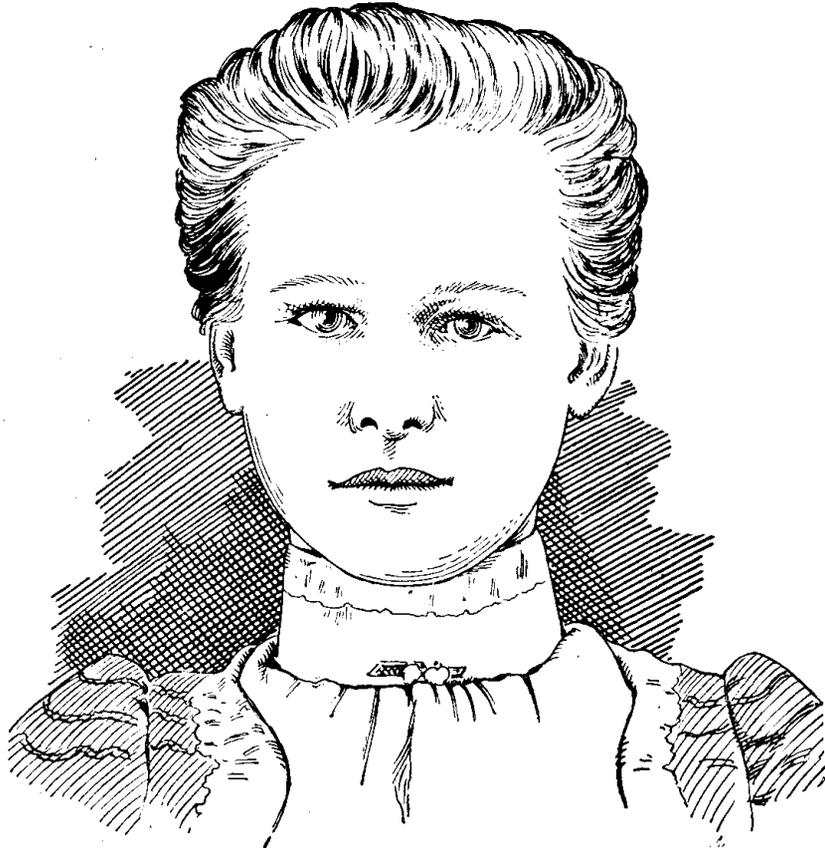
LA SANTE...

C'est la Richesse ?

LA SANTE...

C'est le Bonheur ?

Et vous pouvez être riche, vous pouvez être heureux, puisque vous avez à votre disposition un remède qui donne la santé et c'est les **PILULES DE LONGUE VIE (BONARD)**. Voici une jeune fille qui était bien malade et lisez ce qu'elle nous écrit :



MADemoiselle JOSEPHINE LIZOTTE

La Cie Medicale Franco-Coloniale,
202 rue Saint-Denis.

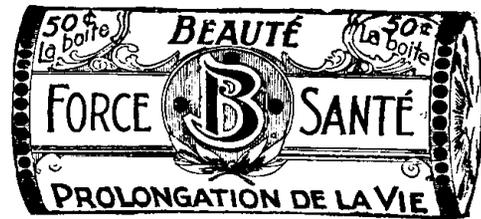
Messieurs : J'éprouve un très vif plaisir à vous écrire tout le bien que j'ai éprouvé à prendre les *Pilules de Longue Vie* (Bonard). J'étais sujette à de fréquentes attaques de palpitations de cœur, ma faiblesse était grande et ma digestion difficile. J'étais pâle et sans courage. En réponse à votre offre libérale, j'écrivis pour une boîte-échantillon de vos pilules. Je les employai selon la direction et encouragée par leur effet bienfaisant, j'en achetai six boîtes et aujourd'hui je suis contente de pouvoir vous apprendre que je suis parfaitement rétablie. Je me sens forte et courageuse, je suis grasse, rougeaude et ma digestion se fait facilement et je suis charmée de recommander votre remède à toutes les personnes qui souffrent comme j'ai souffert.

Voire reconnaissante.

Mlle **JOSEPHINE LIZOTTE,**
Sandy Bay, Co. Matane.

Hommes, Femmes et Enfants, vous qui souffrez, qui êtes faibles, nerveux, pourquoi attendre, pourquoi souffrir, quand pour une somme minime vous pouvez faire l'essai des **PILULES DE LONGUE VIE DU**

**CHIMISTE
BONARD**



DEMANDE POUR ECHANTILLON

Messieurs :—Sous ce pli un timbre de 2 cents pour lequel veuillez m'expédier par le retour de la malle une boîte-échantillon de vos **PILULES**.

Nom
Adresse

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année—Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1. édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
SUEZ, MONTREAL